



THEORIE, FIGURE ET PUISSANCE

Etude d'anthropologie philosophique et stratégique

*Chapitre complet de l'ouvrage collectif
« Les chemins de la puissance »
Editions Tatamis, avril 2007*

*par
Philippe FORGET
Philosophe, directeur de la revue L'Art du Comprendre*

MOTS CLES

Galilée G. Bruno, Empire, Puissance, Technique.

« De sorte que ce monde, cet être, cette réalité, cet univers, cet infini, cette immensité est tout entier en chacune de ses parties, si bien qu'il est l'*ubique* même »
Giordano Bruno, *De la Cause*

« 'Tis magick, magick, that has ravisht me »
Marlowe, *Doctor Faustus*

Phénoménologie de la puissance et conceptions du monde

La puissance se manifeste et s'évalue aux effets qu'elle produit. L'acte qui engendre, produit ou modifie les choses, celui qui transforme les situations, implique, requiert et manifeste la puissance. La puissance est donc pouvoir-faire, capacité de *faire* des choses ou capacité d'activité constructive ou destructive entre les êtres et les choses. Prise dans ce sens général, la puissance signifie fécondité, productivité¹. Puisque la stratégie est l'art d'opérer et d'obtenir un effet, de contrainte ou de persuasion, sur le réel ou autrui, en vue de le transformer, elle a essentiellement affaire à la puissance. Obtenir et appliquer de la puissance concerne l'activité stratégique de l'homme, confronté à la résistance du réel.

Si dans la nature, la puissance se développe sans médiation, comme la puissance du vent par exemple, chez l'homme, une fois dépassé l'effort physiologique, la puissance requiert la médiation d'artifices, moyens et outils. L'être humain doit inventer les moyens de la puissance. Il doit trouver et ouvrir la voie (*odos*) de la puissance. Le stratège est donc tenu de comprendre, sinon produire les conditions de la puissance et de son exercice. En cernant l'origine de la puissance, l'on saisit le fondement de la stratégie.

« Or, nous apprend Martin Buber, nos expériences les plus élevées de la puissance nous disent que c'est non pas une force qui produit un changement direct, mais la faculté de mettre de pareilles forces, directement ou indirectement, en mouvement. Que pour décrire l'effet de la puissance, on emploie l'expression positive de "mettre en mouvement" ou l'expression négative de "désinhiber", cela n'a aucune importance »². Détient donc la puissance celui qui peut mettre des forces en mouvement, les libérer et leur imprimer une dynamique. Néanmoins, simple fragment du Monde, l'être humain ne peut comprendre – ni en user – la totalité incommensurable des forces que le Monde recèle. Et l'enjeu premier du stratège est d'accéder aux forces, de les lier et de se lier à elles pour ouvrir les portes de la puissance. Or les forces ne se donnent pas si aisément, parce qu'il faut d'abord les éprouver, les concevoir ou les découvrir, voire les inventer : la puissance ne se manifeste qu'à la mesure d'une compréhension du réel. Les forces sont ainsi mobilisées et exploitées selon la compréhension qu'une société a du monde, l'expérience du monde qui la fonde et la situe, lui ouvrant – et lui fermant – ses possibilités et modes de production.

En ce sens, il n'y a ni forces « naturelles », ni situation « naturelle », ni puissance évidente, mais une existence humaine dont la puissance dépend du sens qui la définit dans son rapport aux choses, à autrui et à soi. Toute puissance est fonction d'une lecture théorique et pratique du réel, qui l'assigne à ses figures et limites. Le sens configurant la puissance, celle-ci apparaît étroitement modelée par la totalité herméneutique qui régit l'identité d'un peuple. Ruine et renaissance de la puissance fracassée et fracassante, le paysage de l'histoire l'est parce qu'originellement déclinaison du sens révolutionné et révolutionnant. Quand le sens s'applique et devient effectif, il se fait puissance.

¹ La notion de productivité est ici à comprendre dans son sens initial : capacité d'amener au jour, donner naissance à... Elle apparaît chez Goethe (*Produktivität*) qui l'entend dans une acception qualitative. C'est avec Saint-Simon qu'elle versera dans une interprétation économique, matérielle et quantitative.

² Martin Buber, *le problème de l'homme*, Paris, Aubier, 1962, p.96.

L'ouverture du sens, quand il s'empare d'un peuple, lui dessine un monde, lui assigne un dessein³ et lui délivre un destin, constitue l'appel le plus originaire de la puissance.

En somme, la dynamique des forces que doit susciter et orienter le stratège est conditionnée par la situation de l'homme dans le monde, son expérience *apriorique* du monde. Si l'anthropologie philosophique étudie la déclinaison historique des conceptions du monde (*Weltanschauungen*) et de leurs modifications progressives, elle devient anthropologie stratégique quand elle étudie comment les images du monde et leurs vécus consécutifs déterminent les formes de la puissance, les sources de son déploiement, enfin les modes de son exercice, dans les rapports d'expansion ou de domination.

La puissance antique : idéal théorétique et misère théorique des pouvoir-faire

A nous Occidentaux, le déploiement de la puissance rationalisatrice, technique et industrielle, paraît aujourd'hui banal et les intérêts stratégiques, des motifs permanents de notre activité politique et économique. L'évidence de cette puissance n'a pas toujours eu lieu, et il faut donc en saisir la genèse et le processus de développement pour en comprendre le jeu planétaire.

Tout a débuté en Grèce avec son questionnement de la situation humaine, ses finalités et ses activités. Elle a ses chefs d'armée (*stratègos*), ses stratèges, terme qui désigne des magistrats chargés d'organiser la défense de la cité (*polis*) et de conduire les guerriers. Mais comment ce stratège est-il un médium de la puissance, un organisateur de forces ? Certes, il l'est, mais à nos yeux technicisés, dans le cadre d'une puissance extrêmement restreinte, conditionnée par la compréhension du monde que déploie la *polis* grecque.

Si l'on prend, en effet, les quelques traités de stratégie que nous a légués l'Antiquité, la stratégie y apparaît comme un art de tramer des ruses, des stratagèmes, des manœuvres opportunes, et bien entendu de s'y connaître en matière d'âme et d'humeurs humaines. Dans la cité grecque, il ne saurait y avoir de théorie stratégique. La pensée stratégique se concentre sur des maximes et des recettes qui permettent d'emporter les places ou d'enfoncer l'ennemi. Des génies guerriers comme Alexandre, Hannibal, Pyrrhus, César, innovent dans les manœuvres, générales ou locales, des forces, mais leur art, toujours confronté à la fortune des événements, la contingence des faits, ne peut, dans l'esprit antique, faire l'objet d'un *système* théorique et pratique.

Le Grec ne théorise pas la pratique guerrière car celle-ci ne relève pas du *bios theôrêtikos*. Pour Aristote⁴, par exemple, la vie théorétique cherche uniquement à échapper au temps fini des mortels, par le regard (la *theôria*) porté sur l'être des choses, les premiers principes qui ordonnent le cosmos. La *theôria*, une fois conquise, engendre la vie bonne de l'*anthropos* et de la *polis*, mais elle ne peut édicter de principes universels pour le domaine du savoir-faire (*techné*), de l'activité de fabrication et de production (*poïesis*). Or, l'activité du stratège visant à produire la victoire, relève, non pas de la *theôria* mais de la *poïesis*, c'est-à-dire d'une action qui atteint son but seulement si elle s'appuie sur une disposition qui a pour nom *techné* que l'on peut traduire par savoir-faire. Comme l'ébéniste qui sait tirer un meuble du bois, le produire, le stratège doué du savoir-faire militaire, réfléchit à bon escient et découvre avec justesse le chemin (les procédés et choix opportuns) qui lui ouvre la manifestation de l'effet recherché, c'est-à-dire la

³ On remarquera que les mots, «dessin» et «dessein», procèdent du même concept italien : *disegno*. Le *disegno* nomme l'opération de l'esprit et de la main qui donne forme et par laquelle l'œuvre prend forme. Le mot anglais *design* a su conserver le sens unitaire de cette opération.

⁴ Cf. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Livre VI. Aristote reste ici bien plus que Platon, proche des normes éthiques et politiques de la cité grecque.

victoire. Le stratège antique est un artisan de forces précaires, non un mobilisateur de puissance.

Il sait faire, déploie un pouvoir-faire, par don, talent ou expérience, mais non par *épistémè*, c'est-à-dire une connaissance du monde réglée par une architecture rigoureuse de concepts. La cité grecque se bat avec un patrimoine humain et matériel immédiat et aléatoire ; car faute d'appliquer la *theôria* aux forces humaines et physiques, elle sait les utiliser sans penser à les exploiter par un dispositif permanent et calculé. Elle théorise ce qu'est le cosmos, ce que sont les hommes et les choses ou ce qu'ils devraient être ; elle ne théorise pas sur le fonctionnement intrinsèque du monde, selon quelles lois êtres et choses sensibles se font et se défont. Le Grec admire l'être, vise à le contempler, à le partager, à s'y conformer. Il discute des formes et modes d'être (morales et politiques). Il ne conçoit pas qu'il puisse voir comment la *phûsis* opère, quels sont les processus réglés de ses productions. Il n'envisage pas que le procès de fabrication puisse se partager entre citoyens, être le motif de la délibération publique. Le domaine des corps, c'est celui du mouvement, du mutatif et du permutatif ; et ce règne de l'impermanence, des accidents, est trop éloigné de la vérité de l'être, de sa beauté fixe, pour être digne d'une vie politique et philosophique. Orientée par la norme de l'être (savoir être et comment être), la *polis* ne saurait se constituer par la norme du faire (pouvoir faire et comment faire).

Le régime isonomique d'Athènes traduit d'ailleurs cette occultation du faire sous l'être. Celui qui sait faire, le *technitês*, focalisé sur sa tâche pratique, ne peut partager avec la *polis* ni actes ni paroles. Le statut de citoyen et la condition de *technitês* sont incompatibles au sein de la *polis*⁵. Le savoir-faire ne demande aucune délibération commune, alors que tout le prix de la vie publique réside dans le partage d'un éclat (*cosmos*) commun que seules donnent de belles paroles ou de belles actions. Vienne à dominer sur la cité l'esprit professionnel, et celle-ci s'abîmera dans le silence. Pour conjurer un tel danger, la *polis* ne pouvait évidemment élire ses *technitês*, comme le stratège, que pour de brèves périodes. Calculer et organiser la puissance de la *phûsis*, puis l'exploiter à des fins de rendement ne pouvait faire sens dans l'espace politique, public, rhétorique et éristique où se manifestait la manière qu'avait l'homme grec (et romain) d'habiter le monde.

Expérience pathique du monde et art « du tour de main » tactique

L'humanité antique cherche d'autant moins à obtenir la maîtrise de la réalité physique que celle-ci n'est pas un ensemble objectif mais une immanence qui signifie les conditions spatiales et temporelles de l'action. Le Grec ignore la neutralité du plan ; il éprouve, en revanche, un vécu qualitatif et axiologique des lieux qu'il parcourt. Il s'oriente sur la terre selon des directions de sens qui sont des signes de succès ou d'échecs. Ainsi le stratège grec dirige ses forces dans un espace qualitatif où le sens est délivré par une connaissance pathique du monde. C'est en effet toujours à l'aile droite que commande le chef et que se placent les corps d'élite. Par exemple, la droite est la place du polémarque à Marathon ; elle est aussi la place du roi dans la tragédie grecque.

La culture grecque avait une compréhension profondément asymétrique de l'espace. Tout autre que le nôtre, le vécu spatial des Grecs s'enracinait dans un « atmosphérique » des lieux, une expérience origininaire, apriorique des reliefs et endroits, qui les jetait dans une topologie qualitative de la Terre, plus largement dans un cosmos différencié, orienté et contrarié selon le haut et le bas, la droite et la gauche, et en somme, le sacré et le profane. Transi d'un cosmos vivant et signifiant, le Grec habitait l'espace affectivement. Il se trouvait affecté par un entre-deux plein de charge fantastique, c'est-à-dire qu'il l'éprouvait (« le goûtait »)⁶ à travers les figures vives du pur et de l'impur, de la

⁵ Cf. Jacques Taminiaux, *La fille de Thrace et le penseur professionnel, Arendt et Heidegger*, Paris, Payot, 1992.

⁶ La langue latine garde aussi cette connaissance pathique du monde : *sapere* (savoir) et *sapor* (le goût) possèdent une racine identique.

vie et de la mort, de la croissance ou du dépérissement : la droite étant le lieu des forces actives et bénéfiques, la gauche celui de la faiblesse et des influences maléfiques.

Comme la droite portait un vécu spatial bénéfique, le commencement de toute opération tactique devait se faire à droite pour tout chef de guerre grec. Ce vécu pathique des espaces de lutte s'est affaibli au fur et à mesure que s'est développée une perception abstraite et rationalisée de l'espace et du temps. Seule la conception d'un temps et d'un espace homogènes pouvait faire en sorte que la puissance *physique*, arrachée à la *phùsis*, s'affranchît de la totalité pathique du cosmos. Pour cela, il fallut que l'épistémè du concept soit appliquée à la nature, comme nous le verrons plus loin.

Pourtant les Grecs n'ignoraient pas les sciences du nombre et de la mesure. Pythagore, Euclide, Hipparque, Ptolémée, mathématiciens ou astronomes, regardaient le monde à travers les mathématiques ; néanmoins leur visée s'efforçait uniquement par ces études mathématiques d'accéder à la contemplation de l'être véritable ou du bel ordonnancement cosmique. Il était hors de question pour ces théoriciens d'appliquer les sciences du nombre et des figures à la mesure d'une réalité physique et matérielle, confuse et variable. La matière était trop pauvre en être pour être digne de la *theôria*. Le négociant et l'intendant du palais pouvaient quantifier les amphores et leurs biens consommables ; mais qui aurait pensé quantifier le feu et sa chaleur, la dureté d'un matériau, ou investir d'une valeur quantifiable le déroulement du temps ? *Travailler* par le nombre, l'espace, le temps et les éléments de la nature, donc prévoir, modéliser et programmer du pouvoir-faire, autrement dit penser et organiser le procès de la puissance physique, étaient encore moins concevables.

Tant donc que la « science » antique, entendue ici comme *corpus* autoréférent de concepts et théorèmes articulés et mémorisés, tel que l'a inventé la géométrie d'Euclide, fut une simple propédeutique de l'ontologie, de la science admirative de l'être, elle resta stérile quant à la production de puissance. Aussi dans cet univers conditionné phénoménologiquement par l'atmosphérique des lieux et des temps, et métaphysiquement par l'ordre hiérarchique de l'être, le développement de la puissance restait contenu dans l'empirie des sens et une compréhension qualitative des êtres et des choses.

Dans une telle situation humaine, l'art de la guerre pouvait seulement reposer sur un pouvoir-faire restreint, lui-même orienté par un savoir-faire tout d'ingéniosité mais non d'ingénierie. La stratégie requiert ici l'intuition du moment opportun (le *kairos*), du bon lieu à occuper et à défendre, l'emploi de la ruse (la *metis*) et des stratagèmes, l'ingéniosité artisanale (la poliorcétique, par exemple), enfin la vigueur physique et morale des guerriers⁷. Le succès guerrier s'obtient par des recettes artisanales et l'inventivité empirique.

Le bon stratège est celui qui a en quelque sorte le « tour de main » pour qu'écloze la victoire, sait saisir le jeu variable des événements et tirer le meilleur parti de la position et prise des forces. Les forces agonistiques sont aux prises et le polémarque expérimenté s'y *entend* à les faire tourner dans un sens favorable. Avisé ou inspiré par la sagesse d'Athéna, il sait de quoi il retourne dans le champ d'Arès, et c'est pourquoi il sait s'y prendre avec la *tournure* des événements, l'endurer, s'y inscrire et la conduire à engendrer un sort bénéfique et glorieux. L'arène de la lutte ne lui apparaît pas comme un plan ou un volume de forces disponibles et mobilisables, mais comme la tournure d'une totalité incertaine, de corps et d'humeurs, d'âmes et de vertus, de figures et de dieux, dont il doit connaître et orienter le jeu.

Aussi la stratégie antique, qui est en fait plutôt une tactique, réside-t-elle essentiellement dans la transmission du « tour de main » tactique, elle ne peut faire fonds sur un capital, un potentiel d'énergies destructrices aux effets de puissance programmés. L'ingénieur et artificieux polémarque fait la guerre tel l'artisan qui est à l'ouvrage. Il produit la victoire ou la défaite à partir de ce qui s'ouvre à ses yeux, ses mains et

⁷ Voir Enée le Tacticien, *Poliorcétique*, Paris, Les Belles Lettres, 1967 ; Frontin, *Les Stratagèmes*, Paris, Economica, 1999 ; Flavius Végèce, *L'Art militaire*, Bordeaux, Editions Ulysse, 19988 ; Xénophon, *Cyropédie*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.

dangereusement sous ses pieds. Néanmoins, il ne pense pas produire artificiellement (c'est-à-dire techniquement) les conditions *objectives* et opérationnelles de la lutte. Régi par l'ordre sensible de l'être et enclos dans la finitude de la *polis*, le pouvoir-faire ne saurait connaître un développement illimité.

L'irruption du *Logos*, augure de la puissance occidentale

Pour que l'appel de la puissance ait pu naître et définir l'histoire de l'Occident moderne, il a fallu envisager l'être d'une manière nouvelle, procéder à une mutation ontologique dans la lecture du monde.

Cela fut possible parce qu'à sa source grecque, l'ordre de l'être était problématique et sujet à la réflexion. Cet ordre n'est pas né, en effet, par la médiation d'un Texte révélé, fondateur et clôturant, d'une Origine prescriptive. Le Grec éprouvait une expérience « atmosphérique » et hiérarchique du monde, mais il sut aussi questionner ce dernier par une parole libre de toute évidence sainte et résolutrice de la présence des choses. Cette parole a un nom : *Logos*. Elle n'a pas été émise comme une instance absolue et prescriptive, elle a simplement mis en question ce qui est, en tant qu'il apparaît et devient. Ainsi à un moment, et telle est l'exception grecque, seul s'est révélé l'éclat de la chose, provoquant le *thaumazein*, l'étonnement de l'esprit qui s'est mis à interroger l'événement du monde à partir de son foyer propre d'apparition.

Là eut lieu le coup d'envoi de l'histoire de l'Occident et de l'Occident comme déclinaison des figurations de l'être. Et cette histoire est elle-même une lutte (*polemos*) incessante et problématique de la pensée (*Logos*) pour dire ce qu'il en est de l'homme et du Tout. Or, que signifie cette lutte de la pensée pour conquérir la vérité du Tout, sinon que la belle unité de l'homme et du Tout s'est déchirée, que le *Logos* a distancié le penseur de la Terre, des dieux et des morts, et qu'enfin le monde devenait sujet du travail de la pensée questionnante et figuratrice. Avec l'irruption de la parole philosophique, le monde rentrait dans l'histoire des conceptions et des figures du monde. Il était désormais livré à la dynamique transformatrice opérée par la réflexion de l'esprit et ses processus de modification⁸. Avec l'Occident, l'humanité s'est jetée à l'aventure des idées⁹ et de leurs applications historico-pratiques. A ses risques et périls, elle s'est mise à l'épreuve de la puissance, de ses théories et de ses révolutions.

Cette puissance de la théorie fulgure dès le IV^{ème} siècle avant notre ère, et cela dans le champ même de la guerre. En effet, en nous appuyant sur l'étude de Pierre Vidal-Naquet consacrée à « Epaminondas pythagoricien ou le problème tactique de la droite et de la gauche »¹⁰, nous apprenons que les deux victoires, remportées par le général thébain à Leuctres et à Mantinée sont dues « à une double révolution tactique : l'adoption de l'ordre oblique (*loxé phalanx*) d'une part, l'attaque par l'aile gauche », d'autre part. Nous nous intéressons ici au deuxième point : dans les deux batailles, Epaminondas déploie ses meilleurs éléments à son aile gauche contre l'aile droite ennemie. Or, comme nous l'avons vu plus haut, l'expérience pathique des lieux, propre aux Grecs de son époque, aurait dû lui interdire une telle disposition de ses forces. La gauche, n'était-elle pas le lieu de la faiblesse et des influences maléfiques ? Dans un cosmos où la vie humaine était toute traversée de l'immanence *fantastique* des choses et événements, comment fut-il possible à Epaminondas de transgresser la nécessité « naturelle » d'opérer à droite ?

⁸ Cf. Giambattista Vico : « Mais dans cette épaisse nuit de ténèbres qui recouvre l'antiquité première, si éloignée de nous, apparaît la lumière éternelle, qui ne s'éteint jamais, de cette vérité qui ne peut d'aucune façon être mise en doute : ce monde civil a certainement été fait par les hommes, et par conséquent on peut, parce qu'on le doit, trouver ses principes à l'intérieur des modifications de notre propre esprit (*mente*) humain. », *La Science Nouvelle*, trad. Alain Pons, Fayard, 2001, p.130.

⁹ Cf. Alfred North Whitehead, *Aventure d'idées*, Paris, Le cerf, 1993.

¹⁰ In Pierre Vidal-Naquet, *Le Chasseur noir, Formes de pensées et formes de société dans le monde grec*, Paris, La Découverte/ Fondations, pp. 95-121.

L'espace était, d'ailleurs, compris par les Grecs si sensitivement et fantastiquement que, et Pierre Vidal-Naquet nous en instruit, l'audace d'Epaminondas resta sans lendemain et qu'Alexandre, même au plus fort de ses initiatives tactiques, commandera toujours l'aile droite.

Quelle est donc l'origine de cette rupture herméneutique qu'opère Epaminondas avec la vie compréhensive des Grecs et qui le fait se risquer à attaquer à gauche ? Vidal-Naquet nous répond : cette origine n'est autre que la philosophie. Car Epaminondas était tout à la fois stratège et philosophe, disciple d'un grand pythagoricien, Philolaos : « ...on reconnaîtra en effet, écrit-il, que ce n'est pas en dépit de sa philosophie que le Thébain se révéla comme un prodigieux tacticien, mais bien à cause d'elle »¹¹. Or, comment Philolaos perçoit-il l'espace : à partir du nombre et de sa figuration géométrique. L'espace devient ainsi un et homogène ; le haut et le bas, la droite et la gauche, relatifs. Cet espace géométrique et isotrope, réfléchi par le philosophe, ruine les lieux et les sens, les *topoi* qualitatifs et axiologiques de l'aède et du théurge. Par la discipline abstraite de la philosophie, le chef thébain s'est arraché d'une immanence sensitive aux choses, de leurs impressions fantastiques, pour s'ouvrir à un nouvel espace, neutralisé et disposé à la manœuvre dynamique des forces. L'abstraction philosophique a désinhibé la puissance militaire. Le concept mathématique de l'espace et sa figuration géométrique ont élargi le pouvoir-faire du stratège.

C'est parce qu'habité par la *theôria* qu'Epaminondas a pu agir selon une direction inédite. Il a produit la victoire parce qu'il a vu une autre réalité, celle construite par le travail de l'esprit et son processus épistémique. Mais cette jonction entre *theôria* (le savoir idéal des choses) et la *poïesis* (l'activité fabricatrice ou productrice) devra attendre des siècles pour que l'idéal théorique réponde à l'appel de la technique, investisse la *techné* et que la théorie devienne stratégique, c'est-à-dire chemin d'un pouvoir-faire illimité, méthode de la puissance physique. Faute d'une volonté générale de la méthode, la *theôria* a fourni à Epaminondas un stratagème, sans que l'époque puisse s'en saisir comme un système d'objectivation et d'exploitation des forces.

Naissance de l'*Homo faber* et libération de la puissance

Au moment antique et médiéval de la puissance artisanale, a succédé une histoire de la puissance, allant de sa potentialisation à sa virtualisation. En effet, une fois lancé, le travail du concept se mit à fonder (et à ruiner) les ordres successifs de l'Occident. Au départ grec, s'ajouta et se combina l'horizon romain du bâtir civil et impérial, passionné des œuvres de la main et de l'imagination humaines, soigneux de la croissance de la chose (la *res*) naturelle ou publique. Puis, malgré la lourde chape de la transcendance chrétienne, malgré le « Refuse l'extérieur ! » (« *Noli foras* ») d'Augustin, la curiosité (*curiositas*) spéculative et pratique à l'égard du monde se remit, dès le bas moyen âge, à motiver l'activité sociale. On s'attache ainsi à mieux lire, mieux compter, mieux connaître les phénomènes physiques, mieux produire. Au point qu'on a pu parler d'une révolution industrielle du moyen âge¹² : le XIII^e siècle européen n'invente-il pas le moulin à vent, l'horloge, les lunettes, la valeur monétaire des biens, la cartographie des portulans ?

Une nouvelle image de l'homme et du monde germe souterrainement dans les bourgs et les ports, les monastères et les universités. L'*Homo faber* attend la théorie qui fasse éclater les apories de l'ordre conceptuel et pratique des scolastiques, de la physique aristotélicienne des lieux, de la conception qualitative de l'espace et du temps. Une gigantesque refondation de l'homme se produit donc à la Renaissance sous l'égide notamment de la redécouverte de Platon et de son pythagorisme mathématisant l'essence du réel. A ce propos, il faut souligner l'importance des cercles hermétistes dans la transmission secrète de la science des figures et nombres. Malgré la pesanteur du pouvoir

¹¹ *Ibidem*.

¹² Cf. Jean Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Age*, Paris, Seuil, 1975.

scolastique, de ses théologiens (à l'exception de Roger Bacon), grammairiens et inquisiteurs, ces cercles continuèrent à cultiver la *curiositas* pour l'activité prodigieuse de la nature, dont ils espéraient reproduire la puissance en en perçant les arcanes. Le plus souvent composées d'architectes, médecins, astronomes, alchimistes, ces sociétés de mages étaient émerveillées par l'action immanente de la puissance divine et ses effets bénéfiques. Mus par leur *poiesis*, les hermétistes eurent l'intuition de ramener les idéalités mathématiques dans la caverne du monde et de leur lier leurs expériences magiques. Ils surent postuler que les mathématiques constituaient le code invisible qui tramait et unifiait la multiplicité des phénomènes¹³. S'imaginant ainsi participer d'une intelligence divine, immanente à l'univers et productive des choses, ils vouèrent l'Occident à soulever le monde par le levier magique de la technique mathématisée. Avec eux, l'Occident prenait sa course démiurgique, et Faust la relève de Prométhée.

Cet esprit magique véhiculait implicitement une image de l'homme et de l'univers. Il n'en formait pas cependant une architecture conceptuelle. La puissance moderne naquit parce que les essais magiques de l'hermétisme furent aussi dépassés dans une nouvelle totalité du sens, une réinvention magistrale des origines et du cosmos, qui légitimèrent, et légitiment encore, les entrepreneurs de puissance aux dépens des sectateurs du Vieux Monde et de leurs illusions pétrifiées. L'heure d'un nouvel homme était venue, affranchi de la tutelle idéologique du parti-moine¹⁴, et explorateur des forces invisibles à l'œuvre. La vocation herculéenne de l'Occident renaissait, métamorphosée par le nouvel esprit expérimental.

¹³ Cornélius Agrippa de Nettesheim formule de manière éclairante son souci de lier les opérations mathématiques à la magie opératoire, dans la préface de son ouvrage majeur, *De Occulta Philosophia* (1530) : « Les doctrines mathématiques sont telles qu'elles présentent une nécessaire affinité avec la magie, et ceux qui enseignent cette dernière sans elles sont hors de la voie, œuvrent en vain et n'obtiendront en rien l'effet désiré. »

¹⁴ Nous désignons par cette expression les ordres monastiques qui, tels les dominicains, menèrent le combat, à l'occasion de la Contre-Réforme, contre l'Humanisme et son terrain de propagation, la bourgeoisie florissante des villes libres. Ils servirent notamment à renforcer le pouvoir princier, allié à l'Eglise, et le quadrillage bureaucratique et fiscal de la société. Le résultat de leur inquisition et propagande fut que la bourgeoisie humaniste et entreprenante des pays catholiques émigra au profit des nations du Nord : au XVII^e, l'Espagne monarchique et les Etats italiens avaient entamé une décadence inexorable, et la France cultivait déjà les germes de la Révolution (aujourd'hui encore inachevée). Cette structure mentale du ressentiment a traversé les siècles jusqu'à maintenant. L'expression peut donc qualifier l'actuel système d'« intellectuels » et de médiocrates qui s'érigent en producteurs de conformité idéologique et sécuritaire de l'opinion publique. Leurs ancêtres aimaient à célébrer le mystère du Pauvre, eux se complaisent à exhausser médiatiquement la misère, sans se soucier jamais d'accroître le nombre d'entrepreneurs et la production de richesses. Ce serait un grand malheur pour l'Etat idéologique si les individus commençaient à s'enrichir et le peuple à prospérer. Le peuple aurait moins besoin de lui et ses myriades de serviteurs. Il faut donc le convaincre qu'il désire surtout de la tendresse, de l'intimité et de la protection ; et lui apprendre où sont les vrais problèmes. C'est que prolifèrent les épidémies de méchants : terroristes, racistes, fascistes, extrémistes, individualistes, fumeurs, libertins, pédophiles, pères violents, etc. Comme ces démons sont en lui, le parti-moine le chapitre en permanence, de sorte qu'il apprenne à se guetter lui-même, au cœur des individus, couples, familles et groupes. Certes, le peuple a le droit de se dire bêtement « positif », mais jamais de s'affirmer puissamment. A la puissance des humanistes a succédé l'indigence infantilissante des humanitaristes. Les thèmes ont changé mais le tropisme stato-clérical sévit toujours ; il s'étend même à toute l'Europe. L'obsession des épidémies est une constante caractéristique du parti-moine : au XVI^e et XVII^e, les Inquisiteurs virent partout foisonner des sorcières et les bûchers brûlèrent par dizaine de milliers. Ces supplices massifs permettaient aussi d'éliminer les esprits curieux ou sceptiques, ainsi que de faire main-basse sur d'innombrables biens et offices. De nos jours, l'obtention de prébendes et postes stimule ardemment l'alignement des caractères, aux dépens de la science, la culture et l'érudition. Pour connaître la puissance productive des Humanistes et les méfaits de la Contre-Réforme, lire absolument le magistral ouvrage de H. R. Trevor Roper, *De la Réforme aux Lumières*, Paris, Gallimard, 1996.

Un nouvel homme implique en effet, d'envisager une nature inédite, de penser l'être autrement et de procéder à une mutation du regard topologique et ontologique sur l'univers. De cette mutation, deux hommes sont, à nos yeux, les théoriciens : Giordano Bruno et Galilée. Et c'est avec eux qu'il faut penser le procès de la puissance qui se déploie jusqu'à nos jours et nos lendemains.

Giordano Bruno, prophète du Déploiement

Moine dominicain, Giordano Bruno, ne se satisfait pas du cloître et de sa macération intérieure. En revanche, il s'émerveille de l'immensité du ciel et de ses astres innombrables. Désertant son couvent et les illusions torpides du salut théologique, il se voue à la connaissance du cosmos et de son origine.

Or, en 1543, un astronome, Copernic, a écrit un ouvrage des plus controversés, *De Revolutionibus Orbium Caelestium*. Reprenant l'antique école héliocentrique (Aristarque de Samos, Héraclide du Pont), il y émet l'hypothèse mathématique que c'est la terre qui tourne autour du soleil, et non l'inverse. De l'héliocentrisme copernicien, Bruno tire une physique et une compréhension de l'homme radicalement nouvelles.

Selon la cosmologie aristotélico-scholastique, l'univers était clos et tournait autour de la terre qui était à la fois le centre et le lieu le plus bas. A suivre Aristote, l'homme habite l'épicentre obscur et imparfait d'un puits cosmique. Copernic nous libère d'un tel cachot, proclame Bruno : si la terre tourne autour du soleil, l'univers clos se trouve totalement décentré. Or, un espace privé de centre est un espace incommensurable. En outre, dans un univers acentré et sans limite, on peut toujours imaginer et découvrir de nouveaux astres, de nouveaux mondes. Une fois la terre banalisée, le système solaire devient un système parmi d'autres ; et Bruno d'affirmer alors sa fameuse thèse de la pluralité des mondes. La voûte des luminaires fixes qu'imaginait Aristote est une pure illusion d'optique. Elle se dissipe nécessairement dans un univers illimité, sans centre et peuplé infiniment d'astres. La sphère des étoiles fixes n'est aucunement la clôture d'un monde fini ; bien au contraire, c'est elle qui se trouve plongée au sein d'un espace infini. Dès lors, elle ne peut plus garantir la véracité d'un cosmos hiérarchisé et de son ontologie scalaire, et l'univers doit être pensé autrement que comme agrégat ordonné de lieux.

Dans cet espace infini, le lieu perd toute signification ontologique et pathique, car désormais égalisé dans un continuum physique homogène. L'espace ne jouit plus d'une définition qualitative et il est expliqué par Bruno comme « une certaine quantité continue physique, consistant en trois dimensions... »¹⁵.

Cessant d'être une échelle des corps, l'espace devient un contenant géométrique, condition première de la localisation des corps. Le terme espace désigne désormais une réalité absolue – Bruno anticipe génialement Newton – et le lieu une réalité relative. Si les corps ont une localisation relative, il en est de même pour leur mouvement. Avec Aristote, le mouvement des corps relevait d'une causalité ontologique ; avec Bruno, il se met à appartenir à un système mécanique. Point de mouvement ontologique chez Bruno, qui révélerait l'essence des corps ; mais une infinité de mouvement locaux compris dans une suite infinie et englobante d'ensembles dynamiques, que recèle un espace infini, vide et que l'on peut seulement lire géométriquement. Homogène et isotrope, l'espace peut s'ouvrir indéfiniment à la dynamique des corps. Vidé de tout relief ontologique, de tout sens axiologique, il est prêt à accueillir le déploiement de la puissance.

Lecteur de Platon, Bruno pense en effet l'univers comme expression, déploiement (*explicatio*) de la puissance. Au départ, Platon définit l'être comme puissance. Dans *Le Sophiste* (247 d-e), l'Etranger déclare : « Je dis que ce qui possède naturellement une puissance quelconque, soit d'agir sur n'importe quelle autre chose, soit de subir l'action, si petite qu'elle soit, de l'agent le plus insignifiant, et ne fût-ce qu'une seule fois, tout ce qui la possède est un être réel ; car je pose comme une définition qui définit les êtres,

¹⁵ Giordano Bruno, *De immenso* I,1, p. 231, cité par Hélène Védrine, *La conception de la nature chez Giordano Bruno*, Paris, Vrin, 1967, p. 251.

qu'ils ne sont autre chose que puissance (*dinamis*) »¹⁶. L'essence de l'être est à chercher dans sa puissance. Les choses ne sont qu'autant qu'elles disposent de la puissance, c'est-à-dire qu'elles peuvent éclore, croître, se lier et devenir. Pas d'être sans puissance, sans faculté d'agir ou de pâtir. Posséder une dynamique de manifestation et de transformation : voilà la mesure de tout être réel.

La définition de Platon portait sur l'être des choses, non pas sur l'Être souverain des choses. Mais les néo-platoniciens et les chrétiens firent de l'être commun, le dérivé ou le produit d'un Être suprême, Dieu. En régime chrétien, Dieu est l'Être des êtres, transcendant à toute chose et identifié à la puissance absolue et infinie. Inconditionné et cause de tous les êtres, Dieu est infini parce qu'il n'est borné par aucun temps, aucun lieu et surtout parce que sa puissance est sans limite. L'onto-théologie livre donc les êtres, en tant que créatures, à la toute-puissance d'un dieu tout à la fois personnel et infini. D'un côté, un dieu infiniment puissant ; de l'autre une création finie et sans puissance. L'idée d'un espace infini était intolérable pour l'onto-théologie chrétienne qui avait choisi de dépouiller le monde et l'homme de tout éclat et sens propres, les écrasant sous l'arbitraire de la toute-puissance divine.

Giordano Bruno justifie cependant l'image d'un univers illimité avec une logique implacable. Il s'étonne d'abord qu'une puissance absolue puisse limiter sa propre efficace. La volonté de Dieu ne peut être moindre que sa puissance. Dieu peut ce qu'il veut et veut ce qu'il peut. N'étant pas un composé, l'unité parfaite du Créateur implique sa simplicité. Aussi puissance et volonté, nécessité et liberté coïncident-elles en lui. Il s'ensuit que la création manifeste nécessairement la productivité de l'infinie puissance divine, une et simple.

Mais s'il y a identité entre la puissance infinie et son activité créatrice, il y aurait contradiction à dire qu'un dieu infini a créé un univers fini et unique. Un infini qui produirait du seul fini ne peut être reconnu comme infini et parfait. Bruno souligne cette contradiction avec force : « Il n'y a pas de puissance infinie si l'infini n'est pas réalisable ; il n'y a pas, dis-je, un infini capable de produire s'il n'y a pas d'infini capable d'être produit »¹⁷.

Bruno ne s'arrête pas là. Comme il n'y a pas de « puissance de faire » sans « puissance d'être fait », et comme la puissance de Dieu étant infinie ne saurait être extérieure à son objet, puissance active et puissance passive sont par conséquent de même nature. Si l'une est infinie, l'autre l'est nécessairement. L'effet produit est aussi infini que son principe infini. Effet de l'Infini, l'Univers est également infini. Les deux infinis ne pouvant se limiter l'un l'autre, ils s'appartiennent l'un l'autre. L'Un-tout divin est dans le Tout universel et réciproquement : « Dès lors il apparaît ... que, puisqu'il y a vraiment un individu infini absolument simple, alors il y a une ampleur dimensionnelle infinie, qui est en celui-ci, et dans laquelle se trouve celui-ci, de la façon dont il est dans le tout et dont le tout est en lui »¹⁸. En somme, l'Univers illimité déploie l'éternelle puissance génésique de l'Infini. La divinité infinie s'auto-engendre, s'auto-produit dans l'incommensurable pluralité des mondes. Elle ne cesse de déplier à l'infini ce qu'elle recèle, « implique » (*implicatio*), « dans » son infinité indifférenciée et ténébreuse.

Ainsi, la divinité brunienne n'est en rien transcendante et séparée de sa production. Toute de simplicité et impersonnelle, elle est la matrice inépuisable des mondes en devenir, c'est-à-dire des formes qu'elle suscite à l'infini à travers les dimensions des mondes, par exemple celles de l'espace et du temps. Ces dimensions ne sont pas d'ailleurs des réceptacles passifs des formes, elles constituent l'acte originaire de la *Materia prima* qui se déploie en formes par leur médiation active. Nous sommes tous,

¹⁶ Platon, *Le Sophiste*, Paris, Garnier Flammarion, 1969, p. 101.

¹⁷ *De immenso*, III, I, cité par Hélène Védrine, in *op. cit.*, p.151.

¹⁸ Giordano Bruno, *De l'infini, de l'univers et des mondes*, premier dialogue, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p.108.

êtres, événements et choses, les enfants de Circé¹⁹, les figures transitoires de sa combinatoire infinie dans son dimensionnement incessant.

L'Univers – il faudrait dire les « multivers » – actualise en permanence les infinies possibilités latentes de l'Un-tout qui « s'explique » (*explicatio*) dans un incessant jeu différentiel, celui de ses phénomènes, leurs bifurcations, combinaisons et métamorphoses. L'Univers, en tant que l'Un-tout se déployant et matrice inépuisable, est en effet en appétit insatiable de nouvelles formes, puisqu'il doit parcourir toutes les possibilités latentes de la Totalité ouvrante et infinie. Aucune forme ne pouvant accomplir le volume d'être de la matière, cette dernière se caractérise par son « impatience » à se libérer constamment d'une forme pour une autre²⁰ ; et les formes doivent reconnaître leurs limites, car leur diversité (*varietas*) exprime la surabondance ontologique de l'Un. Si l'homme nie la diversité et veut étendre une forme unique à soi et au monde, la logique du déploiement le destine au monstrueux. Dans cette philosophie, les êtres révèlent les modes d'être du Devenir infini, toute réalité signifiant un simple moment actuel du procès de puissance. Et ce procès doit être considéré comme déploiement d'une infinité de formes. Le multivers-puissance est Déploiement.

Ainsi, notre univers empirique et limité ne jouit d'aucun être fixe. Il est inéluctablement travaillé et transformé par une immanence productive sans projet et sans visée, par un pouvoir-faire qui, l'habitant et l'animant, le produit comme un possible parmi d'autres et le phénoménalise comme expression ponctuelle de l'infinie Puissance, du Déploiement.

Chez les Grecs, la *phùsis* était faculté d'éclosion mais dont la puissance était parfaitement limitée à la manifestation ordonnée et hiérarchisée des choses. N'oublions pas que pour la philosophie grecque classique, l'infini était signe de l'informe, l'indéterminé, et l'imparfait. Bien que Bruno restitue, aux dépens du dieu chrétien, sa productivité à la *phùsis*, il en bouleverse totalement le sens. Elle devient chez lui un potentiel en acte, infini et dynamique de formes. La perfection de la nature ne se trouve pas dans la forme achevée ; mais plutôt dans l'inachèvement foncier des formes et l'indétermination radicale de la puissance génitrice. Circé est parfaite parce qu'elle opère tous les possibles et invente donc des formes neuves et inédites²¹. Mariant et combinant les choses, elle en engendre sans cesse des nouvelles ; par la jouvence, se déploie, progresse, la puissance de l'Infini. A l'indétermination de l'infini matriciel, correspond nécessairement la plasticité illimitée de sa production.

Aussi la nature est-elle toujours provisoire quant à ses formes et expressions, et les choses et les situations sont-elles vouées à connaître une perpétuelle vicissitude. L'infinie richesse en potentiels de la puissance génitrice nécessite, dans sa permanente actualité, le caractère provisoire et transitoire de toute nature des choses, de tout ordre des phénomènes. L'unité de notre monde et des mondes n'est pas à rechercher dans un être caché, stable et fondateur, mais dans la « mutation vicissitudinale » des choses, leur interaction dynamique et créatrice. Cette unité n'est pas donnée, déjà là ; elle est procès continu de figuration, défiguration et reconfiguration.

Chaque chose, étant liée à d'autres, recèle le potentiel d'une autre forme. L'Un est Multiple puisqu'il « s'explique » dans ses potentiels, et le Multiple persiste dans l'Un car ses innombrables formes ne cessent de se lier, délier et reliaer. Ce jeu combinatoire et productif des liens²² éclaire la nature comme Grande Lieuse, puissance d'interaction et de génération. L'Un gît dans la combinatoire dynamique des liens.

¹⁹ Cf. Giordano Bruno, *Cantus Circaeus, Opera latina conscripta*, II, 1, Florence, 1989.

²⁰ Cf. Giordano Bruno, *De la cause, du principe et de l'un*, notamment le quatrième dialogue, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

²¹ Cf. *ibidem*.

²² Cf. Giordano Bruno, *Des liens*, Paris, Allia, 2001. Pour avoir une connaissance plus complète de G. Bruno, penseur de la puissance, voir aussi Philippe Forget (dir.), *Giordano Bruno et la puissance de l'Infini*, Paris, *L'art du Comprendre*, vol. 11-12, 2003.

Nature opératrice et nature opérée forment, en vérité, deux facettes conceptuelles de la seule *actualité* de la Puissance ; laquelle n'est ni une origine ni une fin. De même, son expression, le Monde (des mondes), n'a ni début ni terme : il est l'acte omnitemporel et omnispatial du Déploiement. Union et désunion, accord et discorde, paix et guerre, tissent la dynamique différenciatrice et polaire de la Puissance. Et c'est à ce prix que le jeu de Circé, la Béance, produit ses effets au sein desquels s'inscrit l'aventure humaine.

Le dynamisme de Bruno transmute la physique antique et renverse les cieux théologiques. Avec le supplicé du Campo dei Fiori, la dignité et la grandeur du faire obtiennent leur fondation philosophique. Bruno renverse la finalité de la *theôria* : la fin humaine n'est pas de voir l'ordre des essences et de s'y conformer, elle est de voir et participer au processus de la puissance à l'œuvre dans le déploiement des mondes. La physique des choses, la matière, est enfin totalement digne de la *theôria*, puisqu'elle détient désormais la perfection de l'être grec et la puissance de l'infini théologique. Avec Bruno, la situation humaine ne dépend plus de la transcendance onto-théologique ; elle relève désormais de l'immanence d'un pouvoir-faire universel et infini dont l'homme est contributeur.

Naît ici l'homme moderne qui se saisit comme être fini transi de l'Infini et se découvre opérateur de puissance. Dès lors, il lui appartient, sans le secours d'aucun cosmos ordonné ou d'un ordre révélé, de décider seul de son art opératif qui le mène à l'éclat ou la ruine. Immergé dans l'Océan de la combinatoire cosmogonique, l'homme est tenu de se produire lui-même ainsi que livré aux variations du Monde. Sa liberté consiste dans sa capacité à dépasser les ordres natifs et à poursuivre ainsi, consciemment, le jeu de Circé. Penser la puissance avec Giordano Bruno, c'est comprendre que l'homme occidental s'est reconnu un pacte avec le Chaos primordial, dont l'infinie transfiguration le voue au Grand Jeu catastrophique et palingénésique. « Devenir et produire : le même », au péril de soi et des autres, telle est la formule de la puissance moderne.

Galilée : mathématisation et mobilisation stratégique de la nature

Connaître le péril et le reconnaître ne signifient évidemment pas s'y abandonner. C'est plutôt celui qui s'illusionne sur un ordre de l'être, qui s'écroule stupéfait sous les fracas de l'histoire. A la fin du moyen âge, les marchands ont considérablement développé leurs affaires. Eux ne se reposent pas sur les terres et les Indulgences ; ils ont entrepris de développer leurs réseaux d'échanges. Ils doivent veiller à ce que ce rapport productif qu'est le réseau fonctionne bien et soit rentable. La situation des marchands est précaire et ils doivent y voir clair dans leur compte. Il en est de même pour ces premiers ingénieurs de l'armement que sont les artilleurs. Ils doivent y voir clair dans les effets destructifs qu'ils comptent obtenir. Les marins au long cours ne sont pas en reste : traverser les océans implique d'y voir clair dans les routes maritimes à prévoir et à suivre. Au même moment, les peintres de la Renaissance redécouvrent la perspective et commencent à partir de Giotto à concevoir leurs tableaux comme ce que voit l'œil d'une situation donnée à un moment précis. Tous ces créateurs et entrepreneurs se mettent alors à mesurer l'espace où ils déploient leurs activités. L'enjeu d'un pouvoir-faire efficace est donc de régler l'espace et le temps selon la mesure du nombre²³. Les militaires du XVI^e siècle apprennent aussi à mettre en ordre de bataille des milliers d'hommes selon la figuration géométrique de l'espace²⁴. Les chefs de guerre doivent désormais « parcourir

²³ Ce tournant historique de l'Occident, engendré par la quantification du réel, est très bien montré par Alfred W. Crosby, *La Mesure de la réalité*, Paris, Allia, 2003.

²⁴ Cf. Barnabe Rich, *Path-way to military practice*, Londres, 1587 (Amsterdam, Da Capo-Press, 1968).

la haute mer de l’algèbre et des nombres »²⁵ pour s’assurer de la conduite efficace des troupes.

Alors que les platoniciens antiques et médiévaux admiraient les mathématiques mais ne concevaient pas qu’elles pussent organiser et transformer la vie matérielle, tout un ensemble de groupes sociaux (bourgeois, artistes, philosophes et militaires), mû par la nécessité d’être efficace et l’esprit de curiosité (*curiositas*) comprend qu’il lui faut une nouvelle image du monde, une *theôria* utile au développement de sa puissance. L’essor des pouvoir-faire requiert un monde homogénéisé, productif et prévisible. Les hermétistes avaient ouvert la voie, sans parvenir cependant à édifier une mécanique du monde.

Bruno a conçu et fondé un nouveau monde, animé par la dynamique de la puissance. Il a lié la *theôria* et la *poïesis* ; il a rendu la nature digne de la *theôria* ; enfin il a engagé l’homme dans un pacte magique avec la nature génitrice. Néanmoins, il n’a pas trouvé la clef qui révélait la *techné* de la nature opératrice. Le dessein des entrepreneurs de puissance est, en effet, de comprendre comment la nature procède dans ses opérations. Plus profondément, il s’agit d’arracher son secret à l’efficace divine, de telle sorte que l’homme, la théorisant, puisse en reproduire les effets. Un autre génie va découvrir le système qui construit le mécanisme de la nature : Galilée.

Celui-ci, héritier de Platon, Copernic, Kepler et Bruno, invente une nouvelle herméneutique du réel : comprendre le monde, c’est savoir lire le Grand Livre de la Nature en termes de *lingua matematica*, élaborer une lecture systématique des phénomènes physiques à partir d’un domaine de rationalité préalablement déterminé, celui des *Eléments* d’Euclide ou des *Traité*s d’Archimède. Il ne s’agit plus de mesurer empiriquement le monde, mais de construire, modéliser et surtout de légiférer, mathématiquement, la phénoménalité physique. Les mathématiques sont projetées comme *theôria* sur les phénomènes de la nature. Ici, comme le dit très justement Jean Beaufret, « la philosophie libère scientifiquement la physique à la faveur d’un projet mathématique de la nature. Car c’est en *philosophe* et non en *physicien* que Galilée procède... »²⁶.

Il faudrait ajouter que c’est en philosophe-stratège que Galilée avance. En effet, pour posséder la nature, l’Italien la pose comme une réalité à vaincre. Et il la vainc par la subversion de l’idée même de réalité : celle-ci ne se donne pas dans ses qualités sensibles, les images issues des sens et du sens commun, qui sont trompeuses, mais se livre par la médiation du raisonnement abstrait et de l’expérimentation. Par l’artifice expérimental, le scientifique contraint la nature à révéler les structures profondes de son fonctionnement. C’est donc en quittant d’abord la confusion des phénomènes qu’il les « sauve » ensuite, en les réglant par les lois et principes de la mécanique universelle, pensés par l’esprit et vérifiés au cours de l’expérimentation, et que seule la langue mathématique peut rendre intelligibles.

La configuration mathématique des phénomènes est le signe opératoire et efficace de la nature productrice. La *techné* par laquelle procède la *phùsis*, peut être expliquée et reproduite par l’unique médiation des mathématiques. En élaborant ainsi un univers géométrique opératoire, Galilée a relié concrètement des facettes du réel jusque là distinctes. Il a fait œuvre de puissance. Avec Galilée, l’homme occidental s’est érigé consciemment comme le co-producteur technique de la puissance de l’Univers. Ce faisant, comme la science devient ici méthode d’appropriation du réel, elle ouvre à son détenteur de multiples possibilités stratégiques de domination ou de libération. A l’ère de la techno-science, invention et combinaison relèvent nécessairement d’une intention stratégique.

D’ailleurs, celle-ci est déjà nettement perceptible chez Galilée. En effet, la Troisième et la Quatrième journée des *Discorsi* ont comme motif de recherche, le mouvement des projectiles, l’établissement d’une science de la balistique. La démarche galiléenne conditionne ainsi le pouvoir-faire militaire qui ne relève plus dès lors des

²⁵ Cf. Thomas Digges, *An arithmeticall militaire treatise named Stratioticos*, Londres, 1571, p.70 (Amsterdam, Da Capo Press, 1968).

²⁶ Jean Beaufret, *Dialogue avec Heidegger*, vol. 3, Paris, Minuit, « Arguments », 1974, p. 35.

préceptes de l'ingéniosité empirique, mais d'un processus de *potentialisation* d'effets indéfiniment répétables et calculés selon les lois d'une physique mathématisée²⁷. Le mouvement des projectiles est désormais calculable a priori. On en voit aussitôt l'application en balistique : le tir courbe qui projette le boulet le plus loin est déterminé a priori et non plus par tâtonnements. Salviati, un protagoniste des *Discorsi* est très clair sur ce point : « La connaissance d'un seul effet par ses causes permet à l'esprit de comprendre et de *s'assurer d'autres effets* sans qu'il soit besoin de recourir à l'expérience... »²⁸. La modélisation mathématique du réel permet de rentrer et d'agir dans un monde prévisible et sûr. Cette physique révolutionnaire permet, en quelque sorte, de stocker indéfiniment des possibilités de puissance physique.

Derechef, la maîtrise cognitive et mathématique d'un phénomène physique sélectionné signifie la capitalisation d'un pouvoir-faire, entendu comme processus opératoire d'effets anticipés et pré-disposés à la volonté. Par cette nouvelle épistémè, la *theoria* mathématique cesse d'être une propédeutique au savoir de l'Être ; mobilisée par le projet de coïncidence entre science et puissance, elle mute en cette « magie épurée » qu'a célébrée Francis Bacon en vue de gagner la *Nouvelle Atlantide*. Elle accouche de la Méthode dont Descartes a « battu le tambour » selon le mot de Valéry, et dont la vérité doit désormais être vérifiée, justifiée par la production d'effets tangibles et certains. La théorie s'ordonne ainsi à la stratégie de production pendant qu'investie et réglée par cette même théorie, l'activité du faire se transforme en processus effecteur, en dispositif, organisation rationalisée de production et de rendement. Toutefois, c'est avec la découverte de la machine à vapeur, puis la découverte et l'exploitation des énergies fossiles, que cette épistémè pourra développer son monde ; celui de l'ère technique et industrielle. La physique géométrique de Galilée sera, en outre, enrichie et englobée par la mécanique des forces, théorisée par Newton. Hermétiste et alchimiste, le génie anglais lit dans l'univers autre chose que des plans. Il y voit une totalité intelligible où des liens sont à l'œuvre entre les corps, des forces réglées par les lois de la dynamique et de la gravitation. Depuis Newton, les plans de l'univers pourront être compris comme champs de forces, soumis à une légalité universelle que l'*Homo faber* peut connaître et exploiter.

Le cours des mondes possibles sera alors profondément transformé et accéléré par le torrent d'énergies arrachées à la Terre, la Mer et l'Air, sous l'aiguillon de l'économie politique. La *dynamis* du Monde sera investie par l'*energeia* extraite des éléments, choses et corps ; la ronde des formes par la spirale des forces. Matrices socio-technologiques, réseaux productifs et distributifs, flux énergétiques et éliminateurs : tel sera désormais le visage constellaire de la puissance occidentale se ramifiant planétairement²⁹.

A la suite de Galilée, dans le domaine militaire, l'artillerie va renouveler ses techniques de tir et devenir un dispositif organisationnel et vectoriel du feu. Au fur et à mesure que cette épistémè s'emparera de toute l'activité sociale, et qu'elle mobilisera l'extraction des énergies naturelles, il s'agira dès lors moins pour le stratège de s'y entendre, sur le champ, à saisir le *kairos* de la victoire, à faire le geste juste et décisif, orienter la fureur des âmes au combat, que de savoir (et ici le *scire* efface le *sapere*) potentialiser la puissance des *énergies* matérielles et mentales, capitaliser les territoires par la cartographie, les énergies explosives et propulsives par l'industrie d'armement, les forces humaines par l'instruction et la mobilisation des effectifs.

La physique des plans, devenus champs d'énergies, se substituant à celle des lieux, le stratège doit répondre aux exigences de la planification : plan pour l'organisation

²⁷ Cf. Dominique Janicaud, *La Puissance du rationnel*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des idées, 1985.

²⁸ Cité par Dominique Janicaud, *op.cit.*, pp. 194 -195.

²⁹ Cf. Alain Gras, *Grandeur et dépendance : sociologie des macrosystèmes techniques*, Paris, PUF, 1993 ; *Fragilité de la puissance*, Paris, Fayard, 2003 ; Bertrand de Jouvenel, *La Civilisation de puissance*, Paris, Fayard, 2001 ; Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, Paris, Christian Bourgeois, 2000 ; Philippe Forget et Gilles Polycarpe, *Le Réseau et l'infini*, Paris, Economica, 1997.

et la mobilisation, plan pour l'emploi étendu ou concentré des forces. Le stratège doit établir et lire des plans parce que c'est à partir d'un univers aplani et modélisé qu'il peut manœuvrer et gérer l'étendue massive des choses et hommes qui deviennent des êtres opérables, disposés dans les systèmes opérationnels de la production générale.

La virtualisation de la puissance, porte de l'*ubique*

L'efficace magique de la *Materia prima*, révélée par Bruno, s'est transformée avec Galilée en puissance du rationnel, pendant que celui-ci a voilé de plus en plus la présence inquiétante du chaos latent. Le processus dynamique et métamorphique des figures du Déploiement a muté en processus de potentialisation méthodique des forces suscitées et exploitées par le dispositif de la techno-science.

Bruno définissait la puissance de la nature génératrice comme puissance de l'*ubique*³⁰ ; sous l'égide de Galilée et de Descartes, c'est le sujet humain qui par l'exercice de sa rationalité, prétend être l'*ubique* du monde qu'il élabore et habite techniquement. Dans la course à la puissance, l'enjeu essentiel est donc de devenir, de plus en plus et avant les autres, cette volonté *ubique* qui partout peut produire le monde, et le contrôler, selon les normes opérationnelles qu'elle génère et étend. Etre la matrice centrale de tout monde productible : telle est la finalité de toute stratégie actuelle et prospective. Traversé par le Déploiement, le Titan technique, potentialisant tous les effets possibles, travaille à être le potentiel de tout futur.

Aujourd'hui, cette recherche de la puissance ubiquitaire se révèle encore plus flagrante, notamment sur le plan militaire. En effet, grâce à la théorie de l'information et au savoir-faire cybernétique, la potentialisation devient virtualisation de la puissance. La virtualisation dépasse la potentialisation. Avec la virtualisation, l'*Homo faber* ne garde pas seulement la possibilité de répéter des séries d'effets expérimentés et anticipés, il obtient le pouvoir de produire de nouveaux effets à partir de ceux déjà symbolisés. La numérisation cybernétique des objets permet de générer des effets nouveaux à l'intérieur des espaces préalablement potentialisés. La virtualisation, c'est la connexion productive d'objets ou de champs déjà mémorisés. La potentialisation planifie des effets dans le réel, la virtualisation traite le réel même en lui programmant ses phénomènes.

La traduction digitale du monde permet la virtualisation des effets destructeurs, c'est-à-dire le stockage d'un potentiel de puissance que l'on peut actualiser sans délai sur des cibles programmées. Grâce à leur codage numérique, les forces matérielles et humaines, ainsi que leurs configurations et mouvements possibles, sont abstraitement reproduites, simulées et traitées dans le dispositif des ordinateurs et des laboratoires de simulation. La virtualisation de la bataille ambitionne d'anticiper et de régler a priori son déroulement effectif. De la modélisation de la bataille, l'ingénierie cyberstratégique passe à sa télé-programmation. Elle travaille par là à ce que la rationalité stratégique absorbe sinon efface la conduite du combat, l'art tactique, dont le succès est trop aléatoire. Le champ ne doit que valider la décision programmée.

Dès lors, le théâtre du conflit n'est pas tant une figure de lignes de front et de mouvements qu'un volume spatio-temporel d'informations totalisées, réticulées et traitées par le dispositif du *computing*. On n'y fait pas l'expérience de l'ennemi ; on traite la menace par phases d'informations destructrices, programmées et contrôlées. Le cyberstratège met sous contrôle le volume socio-technique hostile, et il en vérifie la validité. La stratégie cybernétique destine la guerre à être un laboratoire de forces dont on vérifierait l'expérimentation dans la transparence du direct. Le stratège est appelé à se transformer en opérateur d'optimisation, aux commandes d'un appareillage de télé-contrôle du réel. Son idéal est d'obtenir l'hypertélie de l'effet-puissance. Tout voir et tout

³⁰ *De la Cause*, Cinquième dialogue, *op.cit.*, p. 282.

produire, en tout temps et tout lieu : voilà le prodige ubiquitaire qu'espère le maître du virtuel³¹.

Cette méthode ne concerne pas seulement l'activité militaire, mais aussi la techno-industrie civile. Pour former un nouveau réel, l'impératif est d'explorer le réel, de le décomposer en données informationnelles, d'essayer celles-ci au sein de nouvelles combinaisons, de valider la combinatoire la plus opérationnelle, et d'en tirer enfin une norme de production qui régira le débit de nouveaux produits. Stocker, par exemple, les données génétiques de l'humain, valider leurs combinaisons expérimentales, en tirer des normes productives de sûreté biologique et médicale, n'est-ce pas virtualiser la modification de l'homme ? Un autre exemple de cette virtualisation de la puissance, qui tient en réserve l'actualisation de nouvelles formes du réel, est donné par les enjeux de la biodiversité³². On sait ainsi que plus de 40% des molécules commercialisées par l'industrie pharmaceutique mondiale sont d'origine biologique dont 61% proviennent de plantes, 32% de micro-organismes et 7% d'animaux. Or, depuis les années 1970, nombre d'entreprises américaines procèdent à la constitution de banque de gènes de plantes et d'animaux originaires de diverses régions tropicales du globe ; et depuis quelques années, elles brevètent aussi les gènes. Elles pourront ainsi revendre dans l'avenir des espèces importantes pour l'agriculture ou l'industrie pharmaceutique, sachant que leurs populations se seront entre-temps éteintes dans leurs pays d'origine. On voit combien la puissance, dont l'homme s'est fait l'opérateur technique, devenue science et capacité de virtualisation, prétend même dérober à la nature ses possibilités de régénération et de reproduction. Pour ce faire, il dut concevoir l'étendue du monde comme plan géométrique, puis comme champ de forces, enfin comme champ d'informations : à chaque fois, l'emprise du nombre a resserré son étau autour de la genèse des formes.

Puissance ubiquitaire, l'homme travaille à l'être en se posant comme le maître central, non plus seulement des intervalles comme dans la modernité galiléenne et newtonienne, mais des interfaces de la toile technique qu'il a tissée autour de lui et dont il pense contrôler le déploiement. Son enjeu est d'être le centre de la programmation générale, du rapport entier de l'univers qu'il produit.

En définitive, possède la puissance physique tout groupe humain qui produit le monde, le sien, celui des autres. Et la règle stratégique la plus essentielle pour obtenir cette puissance est la suivante : qui détient les germes du futur et la science de leurs combinaisons ; qui donc concentre le stock des normes omnitemporelles et omnispatiales de la production mondiale, prend la clef de tous les possibles technologiques et de la domination planétaire.

Néanmoins, une telle domination suppose un sujet historique qui la porte. Partant, la puissance physico-technique n'acquiert un sens historique et politique qu'à son tour totalisée dans l'élan « poïétique » d'un peuple. Et l'affirmation de ce peuple passe par une vie symbolique partagée et unitaire. Sinon sa puissance ressortit à celle d'une simple zone technique, administrative et linguistique. La puissance physique n'est pas suffisante pour exprimer la liberté productive d'un peuple ; il est nécessaire qu'elle soit comprise et orientée dans une image, une figure du monde. Inspirée par cette image, le peuple libre en tire son unité politique et son dynamisme historique.

Puissance et Grande Politique

³¹ Tout voir, pouvoir agir et réagir partout et sans délai, tel est d'ailleurs cet idéal d'être l'*ubique* que recherche la stratégie américaine par la RMA (*Revolution in Military Affairs*). Un stratège américain, Richard J. Dunn, ne compare-t-il pas le dispositif de la RMA à un « œil de Dieu » technologique qui gouvernerait tout le champ du conflit.

³² Cf. François Ramade, « La conservation de la biodiversité, un défi majeur pour le XXI^e siècle », *Les Cahiers Rationalistes*, n° 565, 2003, pp. 7-21.

Le pouvoir, canal ou frein de la puissance

Le travail de la puissance a des conséquences historiques et politiques. Les clefs de la puissance ouvrent les voies de la domination sur la terre et les hommes. Toutefois, il importe de ne pas confondre puissance et pouvoir. La puissance n'a d'autre source et jouissance qu'elle-même tandis que le pouvoir dépend par essence de son objet. L'homme de puissance acquiert éventuellement le pouvoir par surplus et sans nécessité ; à l'inverse, l'homme de pouvoir est nécessairement déterminé par la puissance qu'il a par soi ou qu'il parasite ou subvertit. Les grandes entreprises spirituelles et historiques, et leurs empires, répondent toujours à l'appel d'un Bâti, ils ne procèdent pas d'une ratiocination politique.

Le mouvement de la puissance est à la fois créatif et destructif. Aussi les sociétés humaines s'organisent-elles autour du pouvoir pour canaliser et stabiliser la puissance. Sous cet angle, le pouvoir politique apparaît comme de la puissance sociale instituée et institutionnelle. Mais il est un moment où le pouvoir s'autonomise et ne figure plus la puissance d'une société vive (surtout quand il prend le visage de l'Etat bureaucratique avec son *tsunami* de fonctionnaires, d'idéologues et de communicants stipendiés). Cancérisé par une classe parasitaire, il craint en effet l'élan bouleversant et révolutionnant de la puissance, et s'emploie à le figer. Il devient dès lors une puissance négative, une contre-puissance qui s'organise pour freiner sinon tarir le jaillissement de la puissance que recèlent les individus et les groupes, soucieux d'explorer et de produire de nouvelles formes du monde.

La liberté implique de se risquer au déploiement de la puissance. Celui qui ne peut entreprendre, déployer son pouvoir-faire, n'est pas un homme libre. Effrayé par la liberté, le pouvoir stérile et répétitif complote pour transformer ses citoyens productifs en sujets administrés. Partout, il cultive et orchestre l'esprit d'autorité et de conformité aux dépens de l'esprit de liberté. L'idéologisation des esprits travaille à éteindre la curiosité et l'exploration ; le mérite à invertir l'excellence ; la moraline à interdire l'invention et l'expérimentation ; la commémoration à dessécher la futurition. Discours, mots d'ordre et décisions conspirent à ce que chacun garde les yeux grand fermés (*Eyes wide shut*) sur le théâtre de la puissance. Le déchaînement de l'Inquisition aux XV^e et XVI^e siècle montre la contre-puissance du pouvoir clérical à l'œuvre contre la puissance des Renaissants. Les régimes totalitaires du XX^e en témoignent également : des pouvoirs étouffants dominent une puissance populaire débilitée. Les pouvoirs bureaucratiques, anonymes et stériles, prétendent organiser et assurer rationnellement la production sociale du futur ; mais en réalité, leur rationalité a cessé d'être une méthode de puissance. Elle ne fait qu'entretenir une puissance dépassée ; et celle-ci en retour nourrit une rationalité contre-productive.

Puisque le pouvoir stato-bureaucratique ne sait pas qui il est historiquement, et qu'il n'est guidé par aucune idée politique (nation, fédération, empire), il se voue à jouer le simple spectateur d'effets historiques et politiques qu'il ne produit pas. Il confond sans répit manie des organisations et œuvre politique. L'idéologie lui tient lieu d'ambition historique et le commentaire, d'intelligence stratégique en acte. La paperasserie des « experts » institués, qui ont pour seul être leur statut, se substitue aux entreprises des stratèges. Inapte à transformer les situations, ce régime sénile se vante de s'adapter : il prône le « pragmatisme ». Derrière cet impératif, se cache l'impuissance du cynisme. Le psittacisme des formules camoufle la misère théorique et pratique. La crainte de l'interactivité créatrice pousse le pouvoir sans qualités à cultiver l'interpassivité massive. Ce pouvoir hallucinatoire dresse chacun comme saint témoin de l'inertie partagée.

Quand le goût de la puissance et de ses risques, guidé par le discernement, n'anime plus le corps politique ; quand un peuple et ses institutions s'obnubilent l'un l'autre par l'obsession sécuritaire, alors l'ensemble perd sa dynamique unitaire et se décompose dans la stagnation historique. Des signes patents en manifestent le processus : érosion de la prospérité, perte de l'intelligence collective, indigence de la culture, abandon de la langue, apathie des caractères, gouvernement des connivences et coteries, méfiance

générale et haines mesquines. On claironne les « valeurs » au lieu de cultiver les vertus civiles et suivre des idéaux. On étouffe les talents inventifs et prospectifs sous les interfaces bureaucratiques. Bref, on invertit la puissance. Les individus productifs partent vers de nouveaux mondes ou se retirent dans l'exil intérieur. Aux moteurs et motifs de la puissance, ces pouvoirs nécrosés substituent la totale rationalisation sécuritaire de la vie. Au nom de la vie, ils combattent la vie et s'enferment dans une logique folle. « L'organisation rationnelle et totale des conditions de vie produit de soi-même, la règle arbitraire et irrationnelle de l'organisation »³³, a écrit très justement Karl Löwith.

Grande Politique et métamorphose des âges

Tout autre est le souffle de la Grande Politique. La Grande Politique se manifeste lorsque le déploiement de la puissance se révèle historiquement, modifie sociétés et politiques humaines et soulève le monde. Ainsi la révolution copernicienne (Bruno, Galilée, Descartes) se concrétise deux siècles plus tard dans la Grande Politique de la Révolution française et l'empire napoléonien. Pensé par l'esprit, le modèle de la puissance travaille les sociétés, mûrit en leur sein, en modifie les modes de production et à terme exige un nouvel ordre des siècles. De l'œuvre de l'esprit à sa traduction historico-mondiale, bien des siècles peuvent s'écouler. Pourtant point d'égalité civique, d'ubiquité légale et républicaine, de productivisme bourgeois, de sujet national et militaire, sans l'espace homogène et isotrope, la puissance de l'Infini, la physique mathématisée, établis par la révolution copernicienne. De même, point d'empire britannique moderne sans le choix *théorique*³⁴ fait par les Anglais au XVI^e siècle de l'océan comme plan où se déployer.

C'est par la Grande Politique qu'un monde bascule dans un autre, un âge est dépassé par un autre. Dans la Grande Politique, la puissance qui a germé souterrainement éclate au grand jour, souvent dans la violence, et provoque un nouvel ordre des siècles. Mais cet ordre recèle aussitôt de nouvelles figures latentes qui croîtront sur son travail interne, son usure théorique et pratique, et toutes les questions qu'il n'aura pas su résoudre. Périissant et renaissant, les dieux tracent la spirale de l'histoire. Jamais totalement abolis, ils subsistent comme traces symboliques ou strates culturelles et sociales dans les corps historiques. L'ordre catholique, par exemple, bien qu'il « ne fasse plus monde », gouverne, pesamment, encore bien des réflexes et comportements de certains Etats et groupes dominants. La Russie a-t-elle jamais quitté, au fond, la mentalité tsariste ? A-t-elle jamais compris ce qu'exigeait la dynamique moderne ? La figure révolutionnaire qu'elle a prétendu porter est apparue trop jeune dans cette étendue sidérale. Aujourd'hui, faute d'un dessein historique et populaire, son pouvoir tend à se

³³ Karl Löwith, *Max Weber and Karl Marx*, trad. H. Fantel, Londres, Allen & Unwin, 1982, p. 48.

³⁴ A cet égard, le personnage de John Dee (1527-1606) eut un rôle magistral. Conseiller, astrologue et espion de la reine Elizabeth, il fut auprès d'elle le prophète de « l'Empire britannique » dont il conçut l'expression. Mathématicien, mage et hermétiste (inspiré par Cornélius Agrippa), non seulement ce grand humaniste fut le premier traducteur en anglais des *Eléments* d'Euclide, dont il fit une remarquable préface philosophique, mais il fut aussi le premier à appliquer la géométrie euclidienne à la navigation. Ami de Mercator, il élaborait des cartes pour franchir des passages de l'Atlantique Nord et inventa des instruments de navigation. Il forma donc pendant des années, à ces techniques modernes de navigation, les grands navigateurs anglais, dont le célèbre Sir Walter Raleigh. Ses instruments, techniques ou magiques, sont précieusement conservés au *British Museum*. Cet inventeur, ce cryptographe, ce voyageur, fut un farouche opposant à l'*hégémon* terrestre et obtus des Espagnols et des Jésuites. Conjuguant curiosité magique, recherche théorique, inventivité technique et prophétisme historique, il initia l'empire britannique à la puissance moderne. Par l'union de la fabulation et de l'innovation, l'aventureux Dee opéra la naissance de l'Occident planétaire.

répéter dans la morbidité. Privée d'un sens régénérateur, la Russie saura-t-elle échapper à son sort de zone disparate et de proie historique ³⁵ ?

Quand sur une même aire, un vieux monde résiste de toutes ses forces à une figure nouvelle qui ne réussit pas à s'y imposer, faute de médiations partisans assez décidées ; quand les interprétations de la vie y sont trop usées, trop légères ou trop disparates, alors l'incohérence spirituelle bouche toute direction historique, ruinant la confiance sociétale et la cohésion sociale. L'unanimité décrétée s'emploie à masquer la schizophrénie générale ; et les « valeurs », l'anomie partagée. La crainte des mondes possibles sévit, et bien peu peuvent entendre la sentence de Vico : « Le monde est encore jeune ! »

Déploiement historique et idée de l'empire

Si dans certains lieux, le procès de puissance patine, ailleurs il enfante sa forme conquérante et unitive. Quelle est donc la forme politique qui totalise ou universalise au plus haut point, un mode bouleversant de la puissance ?

La puissance lie, délie et relie. Comme elle combine, en tant que puissance active et constructive, des figures et des forces, elle tend à être sur le plan politique une capacité fédératrice. Elle se risque donc à nouer des identités différentes pour que naisse un nouvel âge du monde.

En ce sens, la puissance tend toujours à excéder les formes de vie closes et stationnaires. La puissance veut une cosmopolitique et use les souverainetés bornées et limitées. Politiquement, la puissance engendre le procès impérial. L'empire est l'horizon historique de tout peuple destiné à bâtir une nouvelle forme du monde. Néanmoins, cette forme ne doit pas être uniforme. L'empire ne doit pas être compris comme la simple extension territoriale ou économique d'une souveraineté prédatrice. La fin de l'empire, c'est de combiner productivement des différences, non pas de les aplanir sous une norme univoque³⁶.

En son concept, l'Empire peut être défini ainsi : *dynamique fédératrice des peuples de l'univers, produite par un centre de commandement, qui est inspiré par l'image d'une fin des âges ou d'un nouveau monde, et pratique les vertus politiques, nécessaires à son couronnement*. Dès que l'empire atteint sa frontière (*limes*), il devient un royaume promis au déclin.

Certes, il y a du jeu entre le concept et ses exemples historiques. Cependant, brève ou longue, l'aventure impériale porte toujours une conversion du sens et du monde. Aux Noces De Suse, Alexandre le Grand, mariant Grecs et Perses, matérialise l'idée d'une unité humaine (*philanthropia*) que lui a léguée le *Logos*. Pour sa part, la République

³⁵ Perte progressive du Caucase, inimitié avec l'Ukraine et abandon prévisible de la Mer Noire : le *roll-back* de la Russie est en bonne voie d'achèvement. Il restera ensuite à la Moscovie de constituer la marche de l'Occident face aux géants orientaux.

³⁶ En substituant sur le dollar, la devise « *In God We Trust* » à l'ancien « *E Pluribus Unum* », les Etats-Unis n'ont-ils pas donné un premier signe de méprise sur le sens de leur vocation impériale. Par ailleurs, quand le publiciste américain, Robert Kagan (cf. « *Power and Weakness* », *Policy Review*, 113, juin-juillet 2002), justifie la domination des Etats-Unis sur le monde en leur donnant le rôle du gendarme de la jungle internationale, il reste prisonnier d'une vision statique et sécuritaire de la puissance historique – qu'il confond avec le pouvoir militaire et policier. Se réclamant de Hobbes et héritant de son mécanisme stato-national, Kagan passe à côté de l'idée impériale et de sa dynamique figuratrice et agrégative. La force hégémonique qui n'est liée à aucune Annonciation universelle et ne répond à aucun appel prophétique authentique ne peut qu'aimer des contre-forces. L'horizon de la domination universelle est destiné à la seule société qui porte une nouvelle direction humaine, non à l'Etat de force (*Machtstaat*) ou à la politique de force (*power politics*). R. Kagan eût été mieux inspiré de méditer Virgile, Dante, Locke, Vico, Hegel qu'un Hobbes, traumatisé par la guerre civile anglaise et que, heureusement pour eux, les Britanniques n'ont jamais suivi, laissant ce soin aux nationalismes statocratiques du Continent, avec les résultats que l'on connaît...

romaine, dans sa marche impériale, consacre l'*humanitas* par la progression (*progressio*) des œuvres et l'amour de la Loi (*lex*) constitutrice et civilisatrice.

Plus proche de nous, le *Reich* allemand fondé par Bismarck recueille et universalise pour les populations allemandes, les idées de citoyen et de nation, semées par l'empire fugace de Napoléon. Forgeant la puissance politique allemande, Bismarck répond, en outre, à l'appel de la puissance thermo-industrielle. L'effort en matière de développement ferroviaire fut stupéfiant : entre 1864 (guerre dite des « Duchés ») et 1870 (guerre contre la France), la capacité de mobilisation de la Prusse fut multipliée par huit, grâce aux trains. L'œuvre impériale de Bismarck pendant qu'elle forgeait une modernité allemande, défiait l'empire anglo-saxon pour la domination de l'Occident.

Entre 1870 et 1945, l'histoire de l'Occident doit être lue comme la lutte inexpiable de deux prétendants à l'empire, le monde germanique et le monde anglo-saxon. L'enjeu en était de prendre le commandement de l'univers industriel, lui façonner sa figure historique, morale et politique. Imprimer une forme directrice à l'activités des forces : tel est le motif herméneutique de la guerre des empires et des nations. Quant à l'Allemagne, elle fut logiquement écrasée, car sa visée impériale, hors de toute alliance équitable, n'exprimait plus qu'un seul provincialisme dément, un racisme monstrueux et un militarisme aveugle. A l'ère de l'*Homo faber*, le pouvoir militaire, quand il étouffe la productivité et les amitiés civiles, n'est qu'une illusoire matrice de puissance universelle ; il peut en être seulement le conducteur opportuniste. Source d'épuisement, le bellicisme tarit la puissance.

La méfiance à l'égard du dynamisme civil interdit aussi, dès sa naissance, toute progression au socialisme soviétique. Staline préféra ainsi le repli sur un seul pays, celui de l'ancienne terre du tsar et du Christ Pantocrator, au procès impérial que promettaient les énergies prolétariennes en Europe. Ce choix fut fatal : le pouvoir moscovite se fit progressivement contre-puissance bureaucratique, propagandiste, militaire et policière, grosse de sa dislocation.

L'empire, figure affirmative du monde, se refuse aux pouvoirs qui cultivent la métaphysique de la souffrance. En revanche, lorsqu'un Etat et ses populations sont obnubilés par leur regard rétrospectif et commémoratif, exténués par l'inflation des mémoires et empêtrés dans des histoires peccamineuses, ils progressent littéralement à contre-sens. Vendus aux clameurs du parti-moine, ils ne savent pas revenir de l'histoire et se dépasser dans une autre époque. Quand ils se croiraient bons, ils ne seraient qu'impotents. La vie productive châtie les attardés : l'épouse de Loth, hantée par la ville maudite qu'elle fuyait, se retourna et fut pétrifiée en statue de sel. Faire de la Faute une politique, c'est ruiner l'élan d'un peuple : crime inexpiable dans la vie historique. L'impuissant pouvoir se pavane en arbitre des élégances morales, tandis qu'il use les énergies du citoyen.

Mû par l'appel du millénium, animé de forces civiles, jeunes et confiantes, libre d'une trop lourde mémoire, mais sachant faire expérience de ses aventures et essais, le centre impérial se comprend parce qu'il s'applique à façonner le monde. A travers l'expansion de ses intérêts et l'exercice de ses forces, c'est un monde qui se fait jour et attire l'univers. Ses entreprises et ses normes ont une signification générale, tandis que celles des pouvoirs locaux n'ont de portée que fortuite. Sujet de l'époque, le centre impérial en départage les camps et les forces, en sorte que les autres se comprennent ultimement par son unique médiation normalisatrice. Il arbitre et personne ne l'arbitre. Détenteur des critères de la guerre et de la paix, il nomme l'ennemi mais bien peu osent le désigner comme tel. Sagace, sa politique débusque l'ennemi quand un pouvoir s'emploie subrepticement à miner son déploiement.

Comme il n'est pas grevé d'histoires et de traumatismes accumulés, ou sait les dépasser, le commandement impérial jouit d'une simplicité politique qui l'autorise à faire l'Histoire. Ainsi identifié comme franc sujet, solide et sûr, du destin général, il est tenu d'être à la hauteur de sa réputation. Magnanime ou implacable, l'empire se risque à être le foyer ou la cible des uns et des autres. Hors de tout abri que procurerait une Lettre, postulée transcendante et infrangible – car c'est l'empire qui donne vie ou mort à la

Lettre –, l'empire convoque les autres puissances du monde à l'épreuve du face-à-face et à l'exercice de leur liberté historique. Et c'est par la lutte que l'empire devient empire et que son mode de puissance s'agrège productivement des mondes.

Lien impérial, lien des œuvres

L'empire repose sur des Alliances et des Pactes³⁷, il ne désire pas faire du vaincu une colonie purement servile. Rome relevait ainsi les vaincus en leur proposant le lien (*fœdus*) impérial qui les rétablissait comme *socii*. Être sociétaire de l'empire, c'était être de droit protégé de l'arbitraire du dominant. Comme la puissance, l'empire aime les peuples, il est promesse de paix et de prospérité. Pour que les figures des peuples croissent et arrivent à maturité, il leur faut jouir de la paix et de la fortune que garantit l'ordre formel³⁸ de l'empire. Sinon passions et tyrannies locales s'enflamment, la guerre sévit et la confusion barbare ruine les œuvres. Le lien impérial doit être fructueux pour les sociétaires. S'il devient un rapport unilatéral d'exploitation, une pure relation de contrainte, il se transforme en despotisme universel, miné par l'arbitraire et les luttes intestines.

L'empire est un pôle d'union, un égrégore historique et civil, non pas un *idiotisme* politique, impuissant à cultiver alliances et vertus fédératrices. Aussi, bien des empires ne relèvent pas de l'Empire, mais d'un *hégémon* brutal et aveugle. Malgré son invention démocratique et sa vie délibérative, Athènes exploite trop souvent ses alliés et colonies : elle ne sut pas exister impérialement. L'hégémonie de Sparte sur le Péloponnèse fut pire. A l'inverse, la *Pax Romana* permit, par exemple, une régénération de la civilisation hellénistique ; ainsi qu'à Hérode le Grand d'engendrer en Judée-Samarie un grandiose éclat civilisateur. Rome donna aux vaincus la possibilité de « s'augmenter », de croître vers des figures plus accomplies. En revanche, la *polis*, trop close, ne comprit pas la puissance d'une cosmopolitique impériale. Et les Grecs, impuissants à se fédérer, firent appel à l'empire pour échapper à l'arbitraire macédonien.

Certes, l'empire s'impose par les armes, mais combien de fois n'est-il pas aussi appelé par cités et nations qui entendent maintenir leurs œuvres. L'empire agrège, combine et englobe des différences, il ne cherche pas à les éradiquer. D'un autre point de vue, l'empire sanctionne la démesure des provincialismes, ethnicismes et nationalismes prédateurs. Les Gaulois firent appel à Rome pour repousser les hordes germaniques ; les chrétiens d'orient, monophysites, préférèrent la *dhimmitude* dans le Califat à l'autothéocratie persécutrice de Byzance ; avant que le fanatisme islamique d'Aurangzeb ne l'ébranle, l'empire du Grand Moghol se concilia les Radjputs de l'Inde. Le *Raj* britannique sut aussi fédérer la diversité indienne.

En outre, l'empire honore ses alliés et cultive leurs talents. Rome accueillit, éduqua et se donna à de multiples générations étrangères ; malgré sa brutalité, son opacité, l'empire ottoman confia à certains Grecs (les phanariotes) le gouvernement de son administration et de ses finances. L'empire britannique instruisit dans ses collèges et universités les bourgeoisies autochtones qu'il suscita. Pour de multiples talents et ambitions, l'empire est une aventure à tenter et à gagner. Sur le plan social, loin d'être un

³⁷ On remarquera qu'on ne passe, dans la théorie de Hobbes, aucun pacte avec le Léviathan. Sa souveraineté – ce à quoi rien n'est opposable, ainsi de Dieu –, héritière de la théologie politique, le clôt sur une subjectivité absolue et transcendante, lui interdisant par conséquent toute reconnaissance d'une puissance autre. Souverainement fini, le Léviathan calcule sa paix, alors que l'empire partage la sienne. Le Léviathan machine une domination muette tandis que l'empire tout en les subjuguant conjugue peuples et sociétés dans une œuvre universelle. Le Léviathan autant qu'il désirerait être anonyme et hors sol, ignorerait volontiers l'histoire ; en revanche, l'empire assume son identité historique et se risque à une dialectique du conflit où son ami et son ennemi doivent aussi se déterminer. Mécanisme abstrait, l'un travaille à neutraliser les polarités du réel ; énergie vive, l'autre prend en charge le jeu de ses métamorphoses.

³⁸ L'empire se soucie des œuvres communes mais ne cherche pas à être l'inquisiteur des reins et des cœurs. Les puissances politiques qui assènent un ordre monothéiste ou mono-idéologique ont évidemment bien du mal à être impériales.

lieu restrictif aux hiérarchies pyramidales et figées, l'empire est un jeu ouvert et synergétique d'ambitions concurrentes. Sous le couvert de la paix impériale, bouillonne le dynamisme des entreprises humaines, avec leurs rêves exaucés ou fracassés.

Les empires périssent, à l'instar des formes du Déploiement. L'idée d'empire n'en traverse pas moins les âges et les lieux. Moment palingénésique de l'aventure humaine, mue par la promesse des Hespérides, c'est dans la marche impériale que se révèle le plus hautement la nécessité tragique de la puissance. Leur jetant le défi d'un nouvel ordre des siècles (*Novus Ordo Saeculorum*)³⁹, l'empire convoque les corps historiques au tribunal de leurs vertus et vices politiques. Il est le fléau des pouvoirs corrompus et des sociétés viciées. Face à l'empire, ressentiment et indignations lacrymales ne constituent pas une grande politique. Toute *praxis* de lutte qui désire se confronter à la figure dominante, nécessite de s'élever au niveau de sa productivité herméneutique et historique. Elle exige de s'appuyer sur un *topos*, la visée d'un monde qui soit aussi une dynamique poétique et stratégique des forces de l'époque. Seul l'empire latent est en mesure de bouleverser l'empire prépotent. La fortune impériale échoit à celui qui, la saisissant par les cheveux, traverse héroïquement le cortège des vicissitudes.

Puissance et horizons imaginaires

Comme il s'agit de produire le monde, celui qui cultive la puissance passive développe son impuissance historique. En même temps, il est utile à la puissance active des autres puisqu'il la subit. Il leur permet de mesurer leur dynamisme. La faible puissance est toujours comprise dans l'économie des forces de la forte puissance. Elle est faible justement parce qu'elle ne peut plus inventer et déployer une nouvelle forme du monde. Faire l'histoire, ce n'est pas en effet suivre platement le cours des événements, c'est bien plutôt façonner le visage d'un nouveau monde, opérer la métamorphose d'une phase de la puissance. Il n'y a pas d'histoire sans fin de l'histoire, sans la dynamique de sa genèse et de son accouchement. A l'histoire, il faut un horizon, une figure du monde à entreprendre et achever. Une population ne mérite pas le rang de nation, encore moins celui d'empire, si elle n'assume pas une tâche historique. Sous la tutelle de l'appareillage bureaucratique, elle se satisfera du statut de zone sociale, apeurée par ses friches barbares.

Ce n'est qu'une fois vertébrée et inspirée par une « mythodicée »⁴⁰ qu'un peuple s'engage vers sa plénitude historique et politique. L'érigeant et l'animant, cette mythodicée lui donne un monde dont il répondra, et le met au défi du *disegno* qu'il doit opérer pour former sa figure historique. Elle lui adresse un destin dans le jeu, accordant et discordant, qu'il nourrit avec les autres peuples. La Grande Politique croît par des forces mytho-poétiques qui situent historiquement et moralement le peuple décidé. Plus que jamais, à l'ère de la technique planétaire, quand règne la tentation d'endormir la liberté, la configuration de soi et des autres noue l'enjeu des luttes mondiales.

Ne pas voir, ne pas affirmer le jeu productif des luttes, mais vouloir l'impuissance, a un nom : nihilisme. Le nihilisme, bien que s'avançant masqué par les bons sentiments et l'idéologie humanitaire, possède son avant-garde historique et politique : la Haute-Bureaucratie transnationale et parasitaire, qui prospère sur la

³⁹ Pour saisir les fondations philosophiques et herméneutiques d'une politique d'empire, lire *L'Enéide* de Virgile (Paris, Folio, 1991) ; Henri Jeanmaire, *Le Messianisme de Virgile* (Paris, Vrin, 1930) ; Antoinette Novara, *Les Idées romaines sur le progrès* (Paris, Les Belles Lettres, 2 vol., 1982) ; Ernst Kantorowicz, *L'Empereur Frédéric II* (Paris, Gallimard, 1987) ; Hanna Arendt, « *Constitutio libertatis* », « *Novus ordo saeculorum* », in *Essai sur la Révolution* (Paris, Gallimard, 1967, pp. 205-316) ; Philippe Forget, « Herméneutique et grande politique », *L'Art du Comprendre*, n°10 (Paris, 2001, pp. 29-48). Cette liste est loin d'être exhaustive ; il faut aussi méditer Cicéron, les historiens romains, Polybe, Hegel, E. Gibbon (que chaque cadre de l'empire britannique lisait), Mommsen...

⁴⁰ Cf. Bruno Pinchard, *Heidegger et la question de l'humanisme*, Paris, Puf, Thémis, 2005, pp. 265-288.

pétrification des crises, la normalisation administrative des nations, l'extinction spirituelle des cultures, enfin la misère endémique de zones réticulées par l'assistance humanitaire et sécuritaire. Travaillant sans répit à s'engendrer des clones dans tous les Etats du monde, ce pouvoir n'est pourtant en rien impérial. Détenteur d'un droit abstrait et sans auteur souverain, il se flatte de se soustraire à toute vigilance populaire. Abrisé derrière l'Humanité fantomatique, il n'émane d'aucune *vox populi* : il la fabrique par le spectacle des lamentations et consolations. Sa « gouvernance » fédère des dispositifs, à l'exclusion de toutes forces vives. Sa seule finalité invertie consiste à façonner une humanité hors-sol, éreintée par les dons vexatoires, et dépouillée de ses puissances populaires. La paix qu'elle claironne et administre n'est ni morale ni politique ; elle mérite le nom de paix bureaucratique ou organisationnelle. Pour les populations assujetties, cette paix signifie une réalité virtuelle, nullement un ordre juste et serein. Cette paix ignore le partage de la justice entre les peuples et leurs vertus ; elle connaît bien mieux l'ajustement des nations à ses procédures glaciales, pendant qu'elle les livre à l'arbitraire occulte des réseaux, humiliant les peuples et leurs œuvres.

Système des âmes mortes et lacrymales, le motif du pouvoir parasitaire est simple : le gel de l'Histoire et l'étouffement des forces et formes fécondes de la puissance. En l'absence ainsi de toute verticalité des peuples, il escompte jouir d'une sempiternelle reproduction. Dans cet état stationnaire, la dignité (*Dignitas*) des peuples et individus ne naît pas de leurs œuvres et leur tâche historique mais de leur souffrance, assistée et oblatrice. De cette oblation programmée, qui refuse le génie des peuples et le chant général des formes, l'issue quotidienne est l'emmêlement aveugle du nœud gordien, des risques, menaces et dispositifs sécuritaires. La négation du déploiement, la neutralisation des desseins, conduit inexorablement à son stade terminal une humanité exténuée. Toutefois, cette pathologie morale et politique frappe surtout une caste internationale, une intelligentsia stipendiée et les « élites » autoproclamées, usantes et usées⁴¹, du Vieux Monde. Ailleurs, à l'Occident, l'Amérique s' imagine toujours jeune et travaille de nouveau à façonner le monde ; à l'Orient, de gigantesques peuples s'éveillent à la puissance techno-physique et attendent peut-être la mythodécée qui les appellera au rêve impérial. L'absolutisme de la paix organisationnelle plonge les peuples dans l'apathie du ressentiment. L'épreuve de la puissance les invite à la liesse et au péril reconnu.

Roue ouverte et mutagène des mondes, l'Histoire explicite le déploiement humain de la puissance. Sur le *theatrum mundi*, pour reprendre l'expression évocatrice de Bruno, la puissance la plus haute se destine à celui qui en anime le jeu, ouvre les portes du futur, en trame le récit, affectant les uns et les autres à leurs rôles hiérarchisés. Ce dynamisme du futur assigne son détenteur au personnage central de *Dator formarum* et de grand

⁴¹ Les « élites » autoproclamées se gobergent de « société multiculturelle » : leur pays est une « mosaïque ». La décomposition sociologique de l'unité herméneutique et politique fait fonction de norme politique. On prend la partie pour le tout. En effet, une mosaïque est un assemblage de pièces rapportées. Nos bons esprits s'arrêtent au procédé et occultent le *disegno* à l'œuvre. Or, une mosaïque est composée en vue d'une figure. S'agissant d'un pays, ses éléments sont transfigurés par le sens qui les unifie dans un visage et paysage. Ceux-ci, transmis mais jamais achevés, sont promis par un avenir. Sans projet, l'assemblage reste insensé : *tohu-bohu* de pièces aléatoires. En l'absence de forme qui les comprend et les oriente, « les cultures » – en fait, il s'agit de groupes régis par des mœurs ou signaux identitaires et publicitaires – coexistent dans un rapport de forces latent que gère, dans l'instant, le pouvoir bureaucratique et médiatique. Vient à manquer le *génie* commun, et les dispositifs remplacent la confiance perdue. Du coup, s'évanouit aussi le regard civique qui juge l'action des pouvoirs. Derrière la « tolérance », vocable élégant pour neutraliser les esprits et organiser l'insignifiance, sévit le mépris des cyniques ou des brutes. Sur les bris sociaux de la « mosaïque », croît la contre-puissance glaciale de l'Etat mécanique. L'atrophie de la puissance commune et de l'énergie personnelle en est la rançon. Quant à l'injonction du « métissage », il s'agit de la même logique nihiliste encore plus affolée. Elle vise tout simplement à faire d'une normalisation physiologique la norme politique des Républiques. Le phantasme dément de la *Big Mother* régressive est de fondre, oublier et refouler la diversité humaine, ses luttes et œuvres, dans l'indistinction biologique. L'obsessionnelle *reductio ad hitlerum* se parachève ici en biopolitique *post-hitlerum*, congénitalement liée à la figure insurmontable du Père maudit.

Producteur. Les autres pouvoirs deviennent alors les figurants et les éléments narratifs d'un *theatrum mundi* que bâtit le Producteur. (Il va sans dire que son effort se révèle toujours précaire et problématique, puisqu'il est lui aussi co-produit par le Déploiement, et qu'il reste donc fondamentalement exposé aux accidents issus du Chaos qui l'excède). Quand plusieurs pouvoirs sont possédés par des figures vives du monde, leur conflit est inévitable, et la victoire appartient à la combinatoire la plus dynamique et juste des forces individuelles et sociales. La défaite du pangermanisme nazi et de la société soviétique face à la productivité des Etats-Unis l'illustre. On remarquera que depuis lors, les vaincus sont jugés comme des contre-puissances historiques dépassées.

Le déploiement historique de la puissance voue les figures vaincues au non-sens. L'histoire est ainsi jalonnée de ruines herméneutiques. Toutefois, les ruines ne sont pas un pur désert. Leur rémanence peut susciter de nouvelles interprétations, le jour où la combinatoire historico-mondiale en décide ainsi. Les résidus de la puissance sont aussi pris dans la spirale des métamorphoses. Aujourd'hui, par exemple, la voix d'Allah semble à nouveau enfiévrer l'Orient. Qui l'eût cru, il y a un siècle ? Ré-entendue, rénovée, et habilement orchestrée, cette voix construit d'innombrables mosquées et réseaux au cœur de l'Asie et chez ses anciens vainqueurs. Sera-t-elle à nouveau domestiquée par l'œil et la main de l'Occident, ou saura-t-elle les soumettre à son unité, s'ils perdent toute vigueur et toute forme directrice ? Le djinn, génie de du Vent et des interstices, rené dans les friches de la puissance technique, renversera-t-il le maître du feu occidental ? La lutte des Sceaux s'est-elle encore emparée du monde ?

Dans le combat des figures, le Déploiement tranche, et l'emporte celui qui a le plus riche potentiel de puissance. La manifestation de la puissance exige donc le jeu des différences de potentiel. Sans ce jeu, notre monde est voué à l'état de cadavre désarticulé. Les potentiels s'évaluent nécessairement les uns par rapport aux autres. Il n'y en a aucun d'absolu puisqu'aucun ne peut exprimer la totalité ouverte du Déploiement. Autrement dit, aucune figure sociale et historique – qui est l'expression momentanée d'un potentiel de puissance – ne peut prétendre consommer l'histoire. Aussi les figures donnent-elles sens à des phases ou moments ou concrétions de la puissance, et du sens aux groupes de mortels qui la co-produisent, mais leur déclinaison reste-t-elle une errance sans raison parmi la course des mondes.

Il faut donc reconnaître l'errance des formes du monde et leur caractère transitoire. Dans l'océan tumultueux des forces au travail et des formes aux prises, celui qui prend le frêle esquif de son monde pour une terre à jamais ferme, se trompe tragiquement. Crispé sur sa subjectivité qu'il croit souveraine, il n'est pas prêt à affronter les vicissitudes de l'histoire, ni à les chevaucher. La puissance dominante d'une époque panique nécessairement les sociétés qu'elle bouleverse et qui se décomposent sur leurs intérêts statiques. Il n'y a pas plus de formes canoniques du droit et de la politique, qu'il n'y en a de l'art ou de la science. Les formes viennent-elles à être pétrifiées en idoles, à susciter dévots et Tartuffes, et c'en est fini de la Grande Politique. Celle-ci se donne seulement à ceux qui ont en perspective la Frontière, ses espaces, ses épreuves et ses fortunes.

En définitive, inventer et façonner une figure, la rendre fertile d'un monde où séjourner : tel est le chemin historique de la puissance. En Occident, cette fabrication du monde s'est faite par la théorisation du réel. Du jour où celle-ci est devenue l'Odysée du concept, de l'épistémè techno-scientifique, elle a soulevé et mobilisé les énergies de la Terre, la Mer et l'Air. Fasciné par ces prodiges, l'univers entier s'est rallié à leur logique. Toutefois, si l'épistémè propre à l'Occident a transformé le monde, ses seuls schèmes de production n'ont pas suffi à motiver l'activité générale. La *techné* systématisée devient une mécanique morbide si elle ne vise plus à engendrer l'œuvre de la *poïesis*. L'efficacité opérationnelle n'est puissante que si elle est englobée dans une dynamique supérieure, celle d'un autre monde. Si manquait le sentiment magique de la *Materia prima*, la science, galiléenne ou autre, serait sans motif productif.

Giordano Bruno plaçait l'imagination comme la reine des facultés⁴². C'est en effet elle qui, par la médiation sémiotique, unifie en monde les images reçues des sens, pendant qu'elle peut l'inventer autrement en les recomposant. Principe cognitif, l'imagination (*spiritus phantasticus*) exprime également un principe vital de transformation des êtres et des situations. Elle est donc un pouvoir prospectif, sinon prophétique, qui ouvre grand les yeux du *Dator formarum* sur le visage du futur, lui permettant de « scruter l'ordre des changements et voir la forme à venir en puissance dans celle qui précède »⁴³. Cette forme, l'homme de puissance s'apprête alors à l'opérer par les œuvres adéquates. Il impose ainsi une sémiotique fantastique au chaos des ombres et images qui le cernent. La logique de l'imagination est cette production figuratrice qui ouvre des mondes à explorer et où s'orienter ;

Pour s'avérer réellement productifs, les travaux et innovations doivent être lus comme les signes annonçant un nouvel âge. La marche impériale de Rome était guidée par la quête du jardin des Hespérides et la restauration de l'âge de Saturne ; l'audace spéculative et ingénieuse des Renaissants visait la terre enchantée et harmonique d'une nouvelle Arcadie ; l'élan révolutionnaire des Lumières était mû par la conquête du Bonheur et la perfection progressive de l'homme. Faute d'une aurore et d'un destin, les processus de production apparaissent bientôt insensés et répétitifs. L'œuvre mute en besogne et l'enthousiasme en ressentiment. L'*Homo faber* chute en *animal laborans*⁴⁴. A l'ère de la rationalité technique, cette menace du nihilisme sévit plus que jamais. La puissance technomorphe s'intensifie, mais sous quel horizon ? Celui du « parc humain »⁴⁵, du *zoon technikon*⁴⁶, élevé par les techniciens de l'anthropo-technique ? Se pose le problème crucial de la puissance ultramoderne : quel type d'homme va-t-elle ou doit-elle engendrer ? Si les formes sont usées, échoue la configuration des forces et l'homme finit comme être errant, ludion de dispositifs qui le recouvrent par l'informe. Faute d'une *cosmodicée* – cosmodicée plus que mythodicée parce qu'à l'heure des grandes cosmologies scientifiques et du drame écologique, les dieux limitant du site grec sont muets et qu'il faut donc réinscrire l'aventure humaine dans un lien *poétique*⁴⁷ avec la vie cosmique – qui les oriente et les dynamise, les populations sécurisées se précipitent vers leur effacement du jeu humain et non-humain.

A trop vouloir la sûreté générale, on tombe dans l'âge du pastorat technique ; Quelle que soit sa bonne volonté, celui-ci restera encore plus aveugle sur les décisions à

⁴² Giordano Bruno, *De imaginum compositione*.

⁴³ Giordano Bruno, *Des liens*, op.cit., p. 25

⁴⁴ Cf. Hanna Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, Pocket/Agora, 1994, pp. 380-404. L'auteur souligne avec force que l'*Homo faber* construit ses œuvres toujours en vue d'un monde, alors que devenu *animal laborans*, l'homme reste aliéné et enfermé dans ses schèmes techniques de production sans viser aucun horizon. C'est ainsi que l'idée dynamique de progrès, issue de la lointaine *progressio romaine*, mute en idéologie du progrès atteint et acquis, celle du tard-venu qui croyant avoir tout compris, refuse de faire l'histoire, se refuse à faire l'épreuve des Temps (*Veritas filia temporis*), à se construire en personne et en commun, et macère enfin dans l'état stationnaire, avec son cortège de morbidités domestiques, morales et politiques.

⁴⁵ Cf. Peter Sloterdijk, « Règles pour le parc humain », *le Monde des débats*, n°7, octobre 1999.

⁴⁶ Cf. Philippe Forget et Gilles Polycarpe, *Le réseau et l'infini*, op. cit., pp. 157-168.

⁴⁷ Cette nécessité d'une *Imago mundi* est bien comprise par la révolution conservatrice américaine. La théorie d'un « *Intelligent Design* » (cf. Stephen Smith, *Science and Evidence of Design in the Universe*, Ignatius, 2000) qui présiderait à l'organisation bio-dynamique de l'univers remplace l'aventure humaine dans une totalité signifiante. L'Amérique du Président Bush serait implicitement la garante de ce dessein. La lutte est dès lors farouche entre les partisans du *Design* et ceux de la mécanique darwinienne. Les seconds ont beau jeu de dénoncer le finalisme des premiers et l'invalidité scientifique de leurs démonstrations. Mais la dispute est-elle vraiment d'ordre scientifique ? Le *Design* des néo-conservateurs est peut-être un pur artifice, dénué de toute inspiration. L'avenir tranchera. Toutefois, n'est-il pas révélateur que leurs adversaires, se prétendant héritiers du progrès, en soient réduits à soutenir politiquement le darwinisme. Ils ne semblent plus être en mesure de porter une quelconque image directrice. La gestion des tribus sociales définit leur horizon, celui d'un immobilisme pharaonique.

prendre. Les incantations éthiques interdisent de configurer intelligemment les effets de la puissance. Loin d'enrayer la progression de la puissance, le pouvoir clérical et ses avatars ont nui à son accueil, en ne permettant pas de la recueillir dans des formes symboliques qui l'eussent mesurée. D'où la crise actuelle entre puissance technique et vie, la schize entre dynamique des forces et dépression des existences. Le ressentiment contre la puissance oblitère la compréhension prospective de ses fruits. L'être humain ne sait pas alors articuler les effets de la puissance au bâtir d'un séjour. Il les subit, car ils s'imposent à terme, dans la plainte ou l'anathème, plutôt qu'il ne les pense et les oriente amicalement. Ce n'est pas de mélées morales, de tropismes crypto-théologiques ou d'abstractions idéologiques dont nous avons besoin, mais de formes et fabulations qui orientent dans l'éclat la productivité de tous. L'amitié pour la puissance promet de dompter son galop. A l'initial de la puissance moderne, se noue l'union magique des formes et forces.

Partant, la perspective du gardiennage général doit être repoussée, et ses partisans combattus. Les physiques successives de Galilée, Newton, voire Einstein, expriment la théorie d'un univers aux structures stables, et aux phénomènes prédictibles. Grâce à leur épistémè, l'homme s'est affranchi – distancé – de la pression sensible du monde, dont il a travaillé les intervalles d'espace et de temps. Mais aujourd'hui, il se retrouve pris dans les interfaces de sa propre activité et il y fait l'expérience du chaos. Ce n'est plus un monde extérieur qu'il doit ordonner, mais un monde qu'il a métabolisé par la puissance du concept et qui est désormais le plus intime de lui. Il a centralisé la puissance ; elle le joue désormais, gravée qu'elle est au cœur de son devenir. L'univers n'est plus certain ni scientifiquement prédictible ; la matière se dématérialise toujours davantage. La théorie quantique du réel et les actuels concepts physiques du chaos arrachent le masque du sujet et dévoile l'obscur abîme de l'infinie Puissance.

L'homme découvre son statut de possible, affecté d'une probabilité. Comment le métabolisateur pourra-t-il s'affranchir de lui-même, s'auto-métaboliser et produire une forme qui puisse maîtriser le développement erratique de l'homme- monde ? Tel qu'il est, n'apparaît-il pas, en effet, trop limité dans sa forme et ses facultés, pour comprendre et mesurer les effets vitaux, écologiques et sociaux de l'arachné technique. L'opérateur humain se voit donc conduit à envisager son dépassement physique et mental, s'il veut conserver sa puissance figuratrice et s'accorder au jeu de la Matrice. Démultiplié par ses prothèses techniques, il devra sans doute faire un pas de plus en avant. Sa potentialisation génétique et prothétique promettrait donc le saut qualitatif vers une forme plus haute et englobante que l'interface humain. Au total, l'homme technicisé provoque nécessairement la figure aurorale du post-humain⁴⁸. A moins qu'il ne soit catastrophé par une conflagration des forces techniques et qu'il ne retourne à l'Orient fixe, ou que n'émergent ailleurs un autre mode humain du Déploiement⁴⁹ et son modèle de puissance, l'Occident planétaire devra répondre à son périlleux appel.

Sur l'aride Délos, parmi les herbes sèches, et surplombée de colonnes, une mosaïque dessine le divin Dionysos chevauchant une panthère. Erigé, son regard lointain accueille le déploiement des choses. A la lueur de l'étoile du matin, la vie radieuse croît sur les bords fauves de la puissance.

⁴⁸ Cf. Francis Fukuyama, *La fin de l'homme*, La Table ronde, 2002 ; Rays Kurzweil, *The Age of Spiritual Machines : When Computers Exceed Human Intelligence*, Londres, Penguin Books, 2000 ; Hans P. Moravec, *Robot : From Mere Machines to Transcendent Mind*, New York, Oxford University Press, 1999 ; Virginia I. Postrel, *The Future and Its Enemies: The Growing Conflict over Creativity, Enterprise and Progress*, New York, Touchstone Book, 1999.

⁴⁹ Bouleversées par la technique occidentale, la Chine et l'Inde sont embarquées dans ce mode de la puissance. Leur pouvoir mondial s'accroît, mais elle ne semblent encore ni l'une ni l'autre fructueuses d'un projet d'univers, d'une cosmodicée originale. Rétracté sous l'échafaudage technique, leur monde ne semble pas en mesure de l'embrasser et de lier d'autres mondes. Par ailleurs, le Déploiement est, bien entendu, « indifférent » à sa production. Son actualité ne serait en rien affectée par la disparition de l'effet humain.